7me Année No 1 Janvier 1908.

Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :

PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 40, rue Beaujon 40 (Etoile) — PARIS

1908

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — N° 1 JANVIER 1908

REVUE COSMIQUE

A tous nos vœux !

A chacun, selon le besoin, le désir, et l'aspiration de son être, la Vie, la Lumière et l'Amour.

A ceux qui nous lisent, la connaissance qui mène vers la Sagesse.

A ceux qui nous suivent, l'évolution progressive vers la Perfection.

A ceux qui sont nôtres, la force et la paix.

A tous les travailleurs de la Cause, aux Pionniers de la Restitution, la bénédiction hiérarchique et la plénitude du bien.

Etude pratique des Bases de la philosophie Cosmique

Des groupements nouveaux d'étudiants cosmosophes et d'adhérents actifs aux principes de notre mouvement se sont fondés et multipliés en des peuples et pays divers. Et trop souvent les aspirants nouveau-venus n'ont ni le temps ni même le goût de rechercher pour leur instruction, dans les six premières années de la Revue, les études synthétiques déjà parues au sujet de la tradition cosmique et des bases de sa philosophie. Leur initiation progressive se ressent fâcheusement de ce défaut plus ou moins complet d'instruction élémentaire qui nuit aussi à leur intelligence des questions et des textes étudiés postérieurement, si nous en jugeons par les réflexions que nous adressent parfois dans leurs lettres mêmes des étudiants psycho-intellectuels avancés.

Il ne sera donc pas inutile, à l'heure présente, d'offrir aux lecteurs de la Revue une nouvelle étude, simple et pratique des bases de la Cosmosophie.

***

« Le Mouvement Cosmique est purement philosophique ».

Cette première déclaration de notre exposé de principe indique clairement que l'enseignement de la Cosmosophie, ou science de l'Univers, repose uniquement sur la recherche de la vérité, du « soph » (1), à la fois science et sagesse, à l'exclusion de tout parti pris et de tout esprit de

(1) en grec : σοφια : science, sagesse.

parti, de toute idée préconçue, de toute arrière-pensée dogmatique, de toute recherche d'intérêt personnel, confessionnel ou politique.

Il en résulte donc que l'aspirant cosmosophe doit être avant tout et par-dessus tout sincère, car sans sincérité, aucune réception de lumière, aucun échange de forces, aucune affinité n'est possible entre l'homme et le « soph », la Sagesse.

Dans l'état actuel des choses, la perfection n'est nulle part, car tout est relatif dans le monde formal, mais la sincérité est partout possible, chez la moindre formation comme chez la plus grande.

Grâce à cette sincérité, tout être peut répondre, dans la mesure de ses besoins et de ses capacités, à la lumière blanche de la Vérité et recevoir par elle l'intellectualisation de la vie, la spiritualisation de l'intelligence, la pathotisation de la spiritualité. Ainsi,de gradation en gradation, il monte progressivement vers l'unification intégrale et essentielle de laquelle dépend son immortalité.

***

A la recherche sincère et désintéressée de la « Sophia », nous avons opposé la recherche ou la politique de l'intérêt personnel.

Tandis que l'une tend vers l'harmonie et la vie de l'être intégral, l'autre aboutit à la division, au déséquillibre, à la mort.

C'est ainsi que l'Intelligence qui d'ordinaire et dans l'état actuel des choses, n'a d'autre mobile que la recherche égoïste de sa manifestation propre,au lieu de trouver,dans les voies de la sagesse, le moyen de perpétuer la vie individuelle qui la revêt et la manifeste, en assurant les conditions propres à son bonheur dans l'évolution progressive, utilise simplement cette vie individuelle comme un vêtement qu'on rejette lorsqu'il est usé et poursuivant sans cesse ni merci sa politique intéressée, désintègre l'un après l'autre les organismes vivants dont elle s'est servie.

Cette politique est directement contraire à la loi du progrès, du bonheur et de l'unification. Elle entraîne après elle la souffrance et la perte et la séparation de l'être que l'on appelle mort, et qui est le suprême déséquilibre.

Mais sur elle plane une Némésis vengeresse : car chaque fois que l'Intelligence rejette son moyen vital de manifestation, pour revêtir une nouvelle forme organique, elle subit en même temps que la vie individualisée une perte au moins temporaire ; l'être nouvellement formé dont elle s'est vêtue, ne pouvant en effet, par manque d'évolution, lui fournir qu'un moyen précaire de manifestation.

Quelle n'est pas l'inaptitude de l'enfant nouveau-né à remplir son rôle intellectuel,et que de temps il faut,même dans les conditions les plus favorables, avant qu'il ne devienne utilisable pour l'Intelligence.

Si cette Intelligence au contraire,employait ses ressources infinies à conserver son vêtement physique en l'améliorant, cette perte de temps et de forces serait évitée, la souffrance amoindrie progressivement, la division de l'être remplacée par son unification, et la perte du degré physique par le gain du corps glorieux !

Telle est la loi du « soph » la loi de sagesse,et telle est aussi la raison de cette première assertion de nos « Bases » · « Le Mouvement Cosmique est purement philosophique.

***

L'un des caractères principaux du « soph » est l'unité, d'où il suit que toutes les branches d'enseignement de l'unique tige sacrée hiérarchique tirent leur sève des mêmes profondeurs de connaissance, de la Sagesse une et indivisible.

Les exemples de cette universelle unité se rencontrent sans cesse dans l'étude comparée des diverses formes de la Tradition vulgarisée.

Comme la philosophie cosmique avec laquelle il est en plein accord, le Rig Veda distingue aussi deux sortes d'In-

telligence : l'intelligence égoïste et destructive, le Seigneur aux mille sacrifices et l'Intelligence qui mène à la Sagesse, l'Amie de la terre et de l'homme dont le séjour de prédilection est le foyer domestique. C'est la Vesta des Romains.entourée des dieux pénates,les Pitris des Indous, les Ancêtres vivants, dans les degrés raréfiés de leur être, objet du culte le plus répandu parmi les Chinois.

En vertu de cette unité profonde du « soph », la Cosmosophie dont le but est la manifestation de la Lumière à laquelle a droit toute formation, ne se réclame d'aucune religion et d'aucune croyance particulariste. Elle respecte en chacune la part de vérité qui s'y trouve, et l'étincelle de Lumière qui en émane, désirant l'accroissement, non la disparition de cette lumière en proportion de laquelle se trouve la durée des cultes qui la manifestent.

Loin de détourner du culte et des croyances de leur choix les gens religieux, nous les exhortons, lorsqu'ils nous demandent conseil, à rester fidèles à la secte dont ils font partie, aussi longtemps qu'elle satisfait leurs besoins profonds et à adhérer à ses enseignements les plus conformes à la charité une avec la justice, s'ils leur semblent utiles à la pratique de la vie.

Les religions sont comme des fleuves issus de la même source de vie. Ceux qui consciencieusement suivent ces fleuves, en tendant vers leur source pure, trouveront, en s'en rapprochant, des eaux de plus en plus claires, et riches en vitalité.

Aussi beau qu'instructif est le témoignage rendu par l'un de ses contemporains au Kevès de l'Occident lointain, berger suprême et Chef de ses néophytes : « Il conduisit ceux qui étaient vêtus de vêtements blancs, à travers les verts pâturages, auprès des eaux pures, et chacun d'eux portait dans la main droite un rameau d'olivier et dans la main gauche une palme ».

Ce récit, comme s'en rendra compte l'étudiant psycho-intellectuel, est purement symbolique, ainsi d'ailleurs que

la plupart des récits de ce genre. Le vêtement blanc, c'est une aura équilibrée, les verts pâturages, l'abondante vitalité, les eaux pures, sont celles de la connaissance et de la sagesse dont la source est le « soph », la branche d'olivier représente la paix ou le repos, la palme, la victoire.

Il est à remarquer que c'est la main gauche, celle du pathotisme qui soutient l'emblème du repos, et la droite, celle de la puissance, qui porte le symbole de la victoire.

Les eaux sont appelées dans la tradition : les « eaux du réconfort ». Ce sont celles de la source unique et pure du « soph ».La philosophie cosmique,en s'alimentant exclusivement à cette source du réconfort, peut à juste titre être appelée la philosophie de la joie.

***

A ce titre,le mouvement cosmique est bien réellement, selon la définition de sa base, « propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité». Son œuvre tend en effet,à substituer la loi naturelle à tout ce qui la fausse et la pervertit, l'unification à la division, la connaissance à la croyance, la vraie charité, une avec la justice, à la fausse sentimentalité qui n'est le plus souvent qu'une violation déguisée de la charité.

La philosophie cosmique tend à « améliorer le triste état de l'humanité » en montrant aussi « que l'homme n'est pas condamné à la souffrance et à la mort, « que le manque de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux. »

Ces deux maux, en effet, sont des maux d'habitude et non de nature. Mais l'habitude est une seconde nature, ou plutôt en ce qui concerne la souffrance et la mort,une violence, une violation infligées à la nature, une usurpation de ses droits.

Mais ne voit-on pas sans cesse les hommes s'habituer aux choses les plus contraires à la nature ? Voici les champs de bataille, les blés piétinés avant la moisson, les

jeunes gens fauchés avant l'âge mur, l'or et le sang, l'homme et la paix sacrifiés à quelque aveugle politique d'égoïste ambition. Cependant, même les plus sages ont accepté cela, s'y sont accoutumées, adaptés, tandis qu'après le premier frisson d'angoise et d'horreur, les jeunes conscrits s'en vont à travers les balles meurtrières, indifférents à la souffrance et à la mort.

Il n'est pas d'horreur, de supplice, de poison, de mensonge, d'iniquité, de souffrance auxquels l'homme, à force d'habitude, n'ait fini par s'assujettir, et que les générations successives, nées au sein d'une nature défigurée, n'aient fini par regarder comme naturels et inévitables.

Or la philosophie Cosmique démontre au contraire qu'aucun mal n'est inévitable, ni naturel, ni éternel.

(A suivre)

POÉSIE

Why should we cast those holy cosmic things
We call our thoughts, in sorrow' s iron mould
Why not reflect in joy's bright cup of gold
The glory of their iridescent wings?
Thoughts are vibrations that the world' s harp brings
To ev'ry soul attuned, not new but old
And their wild harmony is hard to hold
Save in the magic net attraction flings
'Tis well to clothe the human thought so fair,
Stars shine but through the circumambient air
And precious caskets should shroud jewels rare.
But better some grand naked thought to find
Its beauty in the brain cells veil and bind,
And clothe a fragment of the Cosmic mind.

*
* *

(Pourquoi fondre ces choses cosmiques et saintes — que nous appelons nos pensées, dans le creuset de fer de la tristesse. — Pourquoi ne pas laisser se refléter dans la brillante coupe d'or de la joie, — la gloire de leurs ailes irisées ? — Les pensées sont des vibrations que la harpe du monde transmet — à toutes les âmes accordées. Vibrations non pas nouvelles, mais anciennes. — Et leur libre harmonie est difficile à retenir, — sauf dans le filet magique de l'élan attractif. — Elle doit être revêtue, la pensée humaine si belle : — les étoiles ne brillent qu'à travers l'aura qui leur est propre, — et de précieuses cassettes doivent protéger les rares joyaux. — Mais combien plus utile il est qu'une grande pensée toute nue assure — sa beauté dans l'enveloppe et le voile d'une cellule cérébrale — qui revêt ainsi un fragment de la mentalité cosmique.)

PHILOSOPHIE VÉDIQUE

(Suite)

Aux eaux par SAPERDON, le prince le plus évolué de la royale race, le fils d'AMBAKITHI.

Saperdon chante : Eaux merveilleuses, vous augmentez nos forces, vous les rendez plus dociles et plus remarquables. Vous avez été pour l'homme comme de tendres mères ; soyez-le pour nous qui évoquons votre puissance et célébrons vos vertus.

— Nous faisons appel à Mandouchi, qui devine savamment l'antique sagesse. Rendez-nous claire la pensée du royal chanteur en ce qui concerne les eaux.

— Aussi vrai qu'utile est le chant que Saperdon a proféré au sujet des eaux de l'Océan. En vérité, elles sont merveilleuses, ces eaux ; dans leur pureté elles contiennent les constituants qui ressemblent aux sangs purs du jeune homme qui n'a pas encore atteint le plus haut point de sa force physique ; mélangées aux marées vitales, elles renouvellent leurs forces et redonnent une nouvelle utilité à ceux que la faiblesse a rendus inutiles ; elles remettent en mémoire ceux qui sont en train de passer hors du souvenir. Les eaux merveilleuses sont non seulement comme des sustentations fournissant aux sangs ce qu'a épuisé l'insuffisance des nourritures aérienne et digestive, mais elles dissolvent les constituants absorbés et emprisonnés

dans les concrétions incrustant et obstruant de plus en plus la délicate doublure des cavités et des conduits, qui, à l'état normal, dans le corps nervo-physique, servent à générer par le contact et le frottement du sang au cours rapide ce qui est le premier vêtement de sa force vitale.

— *Saperdon* chante : Eaux qui fûtes pour l'homme comme de tendres mères, soyez-le pour nous qui célébrons votre puissance et vos vertus.

— Rendez-nous claire la signification du royal poète. Dites-nous, Mandouchi, de quelle manière les eaux de l'Océan furent de tendres mères pour l'humanité, et pourquoi elles sont appelées mères et non mère.

— A présent, nous devinons que Vastati questionne ainsi non pour accroître sa propre sagesse ou connaissance, mais en vue des néophytes qui sont avec lui en ce lieu ; il m'honore en me demandant de confirmer sa propre interprétation, d'établir son propre enseignement.

Ecoutez donc, néophytes ! Le royal poète, l'évolué des évolués vous présente une vérité aussi belle qu'instructive : avant que notre mère, la terre, eût émergé au-dessus de la surface de la collectivité des eaux, nos ancêtres habitaient dans cette collectivité ; elle est appelée mères et non mère, parce que les eaux engendrèrent et sustentèrent non seulement le degré nervo-physique, mais les degrés nerveux, psychique et mental de l'être physique. Aussi, par droit d'origine, le plus légitime et le plus puissant des droits, nous évoquons les eaux merveilleuses, comme nos tendres mères, en faveur de l'homme actuel et spécialement de nous-mêmes, les illuminés. Les tendres mères, elles fournirent l'habitation et la sustentation à nos ancêtres embryonnaires, comme le sein de la mère fournit une demeure sustentatrice à l'enfant, depuis l'époque de la conception jusqu'à celle de la naissance. En outre, l'homme, en raison de l'interruption de son évolution normale pour des raisons que la tradition orale nous a révélées, vient, il

est vrai, au monde, mais il est comme un enfant qu'on ne peut encore sevrer ; il a besoin que soit renouvelée sans cesse la sustentation fournie par les eaux merveilleuses, ses mères tendres ; ainsi le lait est nécessaire aux bébés avant qu'ils puissent absorber une nourriture plus solide.

Qu'il médite sur ces choses, celui qui est sage, car ici se trouve la sagesse.

Vastati : — En entendant, nous comprenons. Parlez-nous donc librement du chant de Saperdon lorsqu'il dit : Eaux qui êtes pour nous comme des traits de bonheur, venez satisfaire la soif de notre désir ; coulez pour notre félicité.

Mandouchi : — Ce cantique est facile à comprendre. Ce que l'éther est pour l'air, l'air pour l'eau, l'eau douce l'est pour le sol, non seulement en raison des constituants qu'elle apporte, mais parce qu'elle dissout des substances qui sans les eaux ne pourraient être absorbées par les racines du monde végétal. Le royal poète, conscient des bienfaisants effets des eaux de source, invoque les eaux ou plutôt les forces qui les animent et les dirigent, afin qu'elles viennent satisfaire la soif de notre désir et qu'elles coulent pour notre félicité. Il est certain que la félicité de l'homme est impossible si le degré nervo-physique de son être n'est pas satisfait. Pour la généralité des hommes, le bien-être nerveux et mental est impossible si le nervo-physique souffre de douleur ou d'inanition. L'homme est constitué de telle sorte que les plus sublimes pensées, les plus hautes conceptions, les plus splendides visions du contemplatif s'évanouissent a la piqûre d'un insecte ou aux premiers tiraillements de la faim. C'est pourquoi Saperdon évoque les eaux qui sustentent les plantes comme apportant la satisfaction, la félicité et le bien-être. Car la plante nourrit les animaux domestiques dont les plus utiles sont pour nous une fontaine de sustentation ; nourris diversement ils nous donnent du lait qui allège et fréquemment guérit

bien des maladies ; c'est là un moyen de sustentation pour nous tous, du nouveau-né au vieillard ; c'est là de plus un moyen d'assimilation sans égal pour les vertus de plantes particulières,de même que celles-ci le sont pour des minéraux particuliers.

C'est pourquoi le royal poète évoque les eaux par ces paroles : « Venez satisfaire la soif de notre désir ; coulez pour notre félicité ».

Vastati : — A quelles eaux le rajah s'adresse-t-il lorsqu'il chante : « Eaux, salut des hommes, maîtresses de tout bien, je vous demande un remède pour nos maux. »

Mandouchi : — Saperdon évoque ainsi les eaux minérales, imprégnées de constituants qui s'y mélangent pendant qu'elles coulent. Ces eaux sont des véhicules plus sûrs et plus exacts que les plus habiles préparateurs ; car elles sont incapables de transmettre moins ou plus qu'elles n'absorbent. Saperdon demande aux eaux un remède à tous les maux,comme s'il s'adressait à une ou à des individualités capables d'entendre sa requête et d'y répondre ; ceci mérite de retenir notre pensée et même de provoquer une profonde méditation, d'autant que dans la strophe suivante de sa merveilleuse évocation, il associe l'intelligence qui fait le bonheur de tous avec les eaux qui guérissent tout le monde ; il montre ainsi l'intelligence des eaux, et ne s'attribue pas à lui-même cette sagesse : mais à Soma : « Soma me dit... »

Merveilleux en leur sagesse sont les enseignements de Saperdon ; dans ses ouvrages sur l'intellectualisation de la matière, au commencement de chaque division, il affirme formellement : « Soma me dit... » et à la fin de chaque division il concentre la sagesse apprise vers un but qu'il définit ainsi : « Pour que, pendant longtemps, je voie le soleil. »

Vastati : — Que signifie l'évocation de Saperdon, lorsqu'il évoque les eaux purificatrices ? Il n'est pas au pou-

voir des eaux d'ôter l'excès qui provient du moi nerveux ou du moi de l'âme des sens.

Mandouchi : — Saperdon, sous le nom et le symbole des eaux purificatrices, évoque la plasticité et en cela donne une preuve nouvelle de sa sagesse inspirée ou manifestée de Soma. Car tout excès est l'effet direct ou indirect d'une anormale fixité. Méditons sur cette vérité.

Le royal poète termine son évocation par un hommage rendu aux eaux intégrales et à la plasticité dont elles sont le signe et le symbole et en invoquant en ces termes le précieux élément, Agni, le Seigneur de la lumière active : « Agni, toi qui touches les plasticités, enveloppe-les de ta splendeur ».

Vastati : — Je sentiente la profondeur de cette évocation, mais sa signification claire m'échappe, à cause même de sa profondeur.

Mandouchi : — En vérité, ici la sagesse est voilée.

Vastati : — Que Mandouchi relève le voile pour les siens qui se fient à lui !

Mandouchi : — De l'enveloppement des plasticités dans la radiance de l'intelligence ou lumière active, bienfaisante pour la terre et l'homme, et de la réception et responsion de la part de la plasticité, dépend la Restitution.

Vastati : — Quelle est la pensée de Saperdon quand il chante : « Eaux, salut des hommes, maîtresses de tout bien, je vous demande un remède à nos maux. »

— *Mandouchi :* — Saperdon invoque ainsi l'aide des eaux qui, lorsque l'éclair rapide jaillit du sombre nuage flottant dans un air sec, engendre ce qui tombe jusqu'à la terre en pluies torrentielles.

— Que veut dire le poète par ces mots : « Soma me dit... »

— La connaissance de la science des eaux, Saperdon l'attribue non à lui-même, mais à Soma, parce que ce fut par la puissance entrançante de Soma qu'il apprit à com-

prendre les lois naturelles. Par cette constatation, Saperdon fait penser que toutes les eaux, en leur intégrité, sont une panacée pour toutes les maladies auxquelles l'état physique est assujetti par le manque de connaissance qui permettrait de remédier à l'excès, cause du déséquilibre. Aussi magnifique que vraie est la stance de Saperdon :

« L'intelligence enseignera à l'homme comment les eaux pourront guérir tous ses maux ; comme les eaux vivifient, purifient le corps et le protègent contre toutes les maladies, les eaux purifiantes nous aideront à remplacer l'excès par l'équilibre. L'effet de ce changement sera la prolongation de la vie. » Le fils de roi s'adresse à la collectivité des eaux dont les constituants sont pareils à ceux du fluide vital, lorsqu'il chante ainsi. Car, en vérité, les eaux pures de l'océan, mélangées au véhicule cramoisi de la vitalité, augmentent les forces de l'homme.

Avant que n'apparût la terre sèche, était le monde des eaux où tous les êtres terrestres vivaient et se mouvaient. Ainsi les eaux furent nos mères avant que la surface de notre mère terre eût émergé.

***

Dialogue de Yama et Yami

Yami : — « Que mon grand ami vienne à son amie. » A travers le vaste océan le Sage en la contemplation ne désire-t-il pas voir le petit-fils de son père établi comme homme sur la surface de la terre. Ceci serait sa récompense ».

Yama : — « Ton ami ne désire pas ton amitié. Si nous sommes de la même origine,nous ne sommes pas à présent de la même densité. Les descendants du grand ancêtre sont des héros qui soutiennent les extensions et ceux-ci attendent la plénitude de la puissance. »

Yami: — « Tous les immortels ont besoin de quelque chose que seulement les mortels peuvent leur offrir. C'est pourquoi ils viennent à leur évocation et cherchent à obtenir leurs offrandes. Mon désir est l'union avec toi.

Que mon époux vive encore dans l'intégrité de son être : qu'il se revête d'un corps semblable en densité au mien. »

Yama : — « Je suis juste : je ne veux pas censurer ce que nous avons déjà fait ensemble. Les profondeurs de l'océan sont nos pères, les vagues ses épouses nos mères. Notre naissance est illustre. »

Yami : — « Notre hérédité est divine. Tvachtri et Savitri classifièrent tout ce qui est en forme. »

*
* *

Yami : — « Notre ancêtre le divin Tvachtri et Savitri qui classifie tout ce qui est en forme voulurent, pendant que nous étions encore dans le soleil, que nous fussions époux et épouse. Qui peut empêcher l'accomplissement de cette volonté. La terre et les cieux nous connaissent, nous et nos ancêtres.

Yama : — « Qui sait leur premier jour ? Qui les a vus ? Qui peut parler à leur sujet ? La demeure de Mitra et de Varouna est grande

Yami : — « Yami désire Yama. Elle a dormi avec lui dans le même sein. Comme l'épouse pour l'époux, pour toi j'ornerai mon corps. Ainsi nous roulerons ensemble comme les deux roues d'un chariot.

Yama : — « Les brillants fils des Dieux qui sont des hommes sont pour un moment arrêtés dans ce monde. Vous donc, qui voulez un époux mortel, cherchez vite un époux autre que moi. Roulez avec lui comme les deux roues d'un chariot.

Yami : — « Que des offrandes soient présentées à Yama matin et soir. Que les yeux du soleil le regardent.

Que le ciel et la terre soient pour l'homme un tapis de tendre verdure. Yami retrouve un époux autre que Yama.

Yama : — « L'âge est arrivé où les épouses doivent supporter la perte de leur époux. Etends tes bras vers un homme. Désire un époux autre que moi. »

Yami : — « Qu'est-ce qu'un frère qui n'est pas votre protecteur ? Qu'est-ce qu'une sœur livrée à Mirite ? A

cause de mon amour je parle beaucoup. Approche ton corps du mien.

Yama : — « Je n'approcherai pas mon corps du tien. N'a-t-on pas déclaré transgresseur celui qui épouse sa sœur ? Cherche le plaisir avec un autre que moi. Ton frère ne veut pas de toi.

Yami : « Hélas ! Yama tu es cruel, je reconnais ton corps nerveux, mais pas ton âme : qu'une autre t'attache avec sa ceinture et s'attache à toi comme le lierre à un arbre.

Yama : « Yami en embrassera un autre. Qu'un autre t'embrasse comme le lierre l'arbre. Que tu désires son amour. Qu'il désire ton amour. Que votre union soit heureuse. » (1)

---

(1) L'étudiant Psycho-Intellectuel verra dans le dialogue intitulé « Yama et Yami » l'évidence de l'unité d'origine de la Tradition Orale. Yama et Yami, les jumeaux, sont nés des mêmes parents et formés l'un pour l'autre comme le furent les enfants de Kahi et Kahie après leur individualisation séparée. Yama et Yami ont subi la perte de leur corps nervo-physique, mais ils ont conservé leur individualité plus raréfiée. A une certaine époque Yami est revêtue du corps nervo-physique et son désir intense est que l'être nerveux de Yama soit revêtu : une des raisons remarquables qu'elle donne pour ce désir, est que *tous les immortels ont besoin de quelque chose que seuls les mortels peuvent leur offrir.* Il sera observé que Yami parle à Yama du temps où ils étaient encore sur le soleil. Il est intéressant aussi d'observer que cette histoire porte témoignage qu'il y a toujours sur la terre certains radieux fils des Dieux qui, pendant un moment, restent sur la terre comme hommes.

Le Rig Veda, comme toutes les autres traditions orales, est Cosmique, et comme tout autre Tradition transcrite il est altéré par le coloris que lui ont donné les transcripteurs. Il est intéressant aussi d'observer que Yami parle de la dualité d'êtres dans le degré nerveux dans lequel se trouve Yama, comme elle parle de leur union dans le degré nervo-physique dans lequel elle est elle-même. La Tradition, comme il l'a été déjà affirmé, soutient que les âmes sont formées les unes pour les autres dans le degré psychique et que ceux qui sont désignés pour remplir ce rôle, les portent au degré nervo-physique à la naissance de certains enfants.

*
* *

Du doublement né (divin et humain) porteur de l'Holocaustal. Par *SAPERDON.*

A chaque aube, attiré par nos aspirations, le porteur du divin et humain, le représentant élu de l'Holocaustal est conçu en responsion à nos rites sacrés d'évocation. Pendant les mois de gestation, chaque invocation suit son cours selon le plan du principal évocateur. Que tous les descendants de Manou, répandus dans tout l'empire céleste, entendent sa voix, pour que le divin et humain puissent être ensemble comme les bœufs qui sont attachés au même joug.

Au temps de la naissance, les enfants du chien fidèle (1) offrent au divin et humain d'abondantes offrandes.

Vous êtes nés sur la terre, comme jumeaux, vous prenez la place qui vous est assignée, et l'occupez avec honneur et avec intelligence, pour que les forces de l'Holocaustal soient reçues par votre intermédiaire.

J'ai gravi cinq gradations vers vous. Quatre marches soutiennent vos pas ; je prononce la syllabe sacrée, puissante dans les profondeurs des concrétions, pour qu'au son elles cèdent ce qu'elles ont emprisonné, au sol, à l'eau et à l'air respirable.

Depuis que ces constituants ont été retirés, la mortalité est devenue la triste règle de l'humanité même pour le divin et humain. Le sage Vrihaspati auquel vous succédez fut choisi pour être le principal représentant de l'Holocaustal. A présent son corps dort dans le berceau et son être nerveux est dans le royaume de Yama. Néanmoins son berceau est entouré par les Marouts. Vrihaspati se relèvera et redeviendra un formateur. Ses sept enfants sont assemblés comme un pour lui former un corps glorieux.

---

(1) Sirius.

Salut, doubles porteurs qui manifestez l'Holocaustal, en qui la nature divine et humaine est égale. Salut, porteurs de l'abondance des forces.

Evoqué par le duel, porteur de l'Holocaustal, par des enfants du royal poète illuminé, Yama traverse le grand abîme vers l'endroit qui est le point selon rencontre des séparés de tous les peuples, de toutes les nations.

Le divin et humain : — Yama, c'est toi qui as premièrement prescrit la voie que, selon tes enseignements, nous devrions infailliblement suivre. Nos ancêtres l'ont suivie et nous ont enseigné que nous sommes nés pour y laisser la marque des empreintes de nos pieds.

Yama ! tu es exalté sur un trône de sacrifices humains. Bien que tu doives à toi-même ta grandeur, Yama, selon l'aspiration du plus évolué de nos frères nous t'avons évoqué, Toi qui prends plaisir aux sacrifices humains.

Yama, tu es venu dans tous tes degrés d'être. Revêts-toi de notre aura de vitalité, et repose-toi au milieu de ceux qui t'ont appelé pendant que nous évoquerons Navagon ton formateur.

Navagon, viens ici, par la voie que Yama a assignée à nos ancêtres qui sont allés avant nous.

Viens avec les pitris qui sont exempts de tout déséquilibre, qui sont comme un trône blanc de pureté. Viens ! demeure sur la terre encore une fois comme homme. N'abandonne pas ton corps, mais plutôt immortalise-le avec le vêtement du corps glorieux.

Yama dont le délice est en la séparation de l'être de l'homme, va-t-en avec les pitris qui sont avec toi. Retourne à la région que tu as choisie où ils t'offrent, les matins et les soirs, les libations dont tu fais tes délices.

Agni, ami de l'homme, viens ici par l'heureuse voie vers les jumeaux de Samara qui furent salués avec des offrandes choisies par les enfants de Sirius avant qu'ils fussent visibles en les quatre degrés de leur être physique. Viens et demeure avec eux, pour que, semblables aux enfants

libres de Sirius, ils gardent ouverts les yeux de leurs quatre degrés d'être.

*
* *

Yama, ces enfants qui comme les enfants de Sirius ont les yeux ouverts des quatre degrés de leur être physique, sont *à nous* : ils notent la voie par laquelle tu vas ; ils notent les marches qui conduisent à ton trône de sacrifice ; ils notent le sentier de l'homme représentant, le gardien des troupeaux qui les conduira au bercail où ils seront exempts de spoliation. Ils regardent les deux monstres envoyés par Yama (1), monstres qui de leurs grands museaux reniflent leur proie : Ils sont forts et d'immense vigueur ; ils traversent l'eau continuellement, en laissant dans leur trace la misère.

*
* *

Ces jumeaux, le duel porteur de l'Holocaustal aujourd'hui, nous ouvrent la perspective lumineuse qui conduit à la lumière centrale, et, avec ses glorieux rayons, advient le souffle du bonheur.

*
* *

Versez l'abondante et pure libation à Agni, l'ami de la terre et de l'homme. Laissez Yama et ses monstres offrir des libations à Agni le seigneur aux mille sacrifices. Que ceux qui le veulent offrent à Yama la triste offrande des immolations humaines qui sont pour lui aussi douces que le miel.

*
* *

Quant à nous, offrons notre hommage aux hommes élus du passé, qui ont lutté pour le droit de nous garder ouverte la voie de la vie intégrale. Offrons nos offrandes aux anciens qui ont conservé leur individualité dans les trois degrés de l'état physique qui environnent la terre. Offrons des louanges à ceux qui demeurent dans les sept extensions. Pour ceux qui, sur la suface de la terre, ont

(1) La souffrance et la mort.

repris la forme et la nature de l'homme que soient toujours notre louange et notre honneur principaux.

*
* *

Que les pitris qui sont volontairement entrés dans la région de Yama se reposent. Que les pitris dont le degré d'être nervo-physique dort, soient en paix jusqu'au temps où ils se lèveront dans leurs vêtements glorieux et incorruptibles.

Nous leur portons ce témoignage : Leurs vies ont été pleines de magnanimité. Ils n'ont pas connu le sacrifice d'autrui. Ils ont su comment se conserver des périls des évocations.

Aujourd'hui, à la naissance du duel porteur de l'Holocaustal, nous évoquons les trois Ordres des Pitris : ceux du passé lointain, les pitris plus récents et ceux qui demeurent encore avec nous auprès du *foyer terrestre*, au sein de toutes les nobles nations et familles.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

Ala: « Pourquoi mon bien aimé reste-t-il silencieux quoique ses yeux soient pleins d'éloquence ? Qu'il me dévoile sans paroles ce qu'il voit du passé ou de l'avenir l'éternel présent. Communiquons de mentalité à mentalité et ainsi, selon le conseil d'Arayah, nous manifesterons les scènes qui passent devant nous, de crainte que tu ne les aies oubliées lorsque tu t'éveilleras à la conscience de ton entourage actuel. »

Ai : « Qu'il soit fait selon ta parole. »

Ala : « Bien-aimé, fais-moi savoir de quelle façon les scènes se présentent à toi pendant que tu regardes le rouleau ouvert. »

Ai : « Elles passent devant moi comme dans un cadre carré qui, avant leur apparition, est voilé d'une brume semblable à la brume du matin sur les eaux, mais au lieu d'être grise ou argentée elle est d'un bleu saphirin. »

Ala : « Je comprends. Les scènes qui passent devant le bien-aimé se rapportent aux initiés du passé lointain.

***

SCÈNE I

Sur le sol d'une vaste crypte souterraine, une forme est étendue dans la perfection de sa similitude humaine. Auprès de la tête un homme vénérable est assis ; son ample vêtement est de couleur brune. Après un long silence plein de pensée absorbantes, Hébra se parle à voix basse :

« Pendant près de trois siècles j'ai formé des corps avec la substance la plus fine et la plus variée que contienne l'état physique ; et après les avoir façonnés je leur ai insufflé le souffle quaternaire de la vie. Beaucoup de nos formations sont devenues l'habitation d'intelligences qui ont toujours le désir de la manifestation intégrale, c'est-à-dire terrestre. »

Il regarde avec admiration le corps étendu près de lui.

« Jamais nous n'avons fait une forme de beauté si admirable et parfaite. J'ai toujours insufflé de suite le souffle de la vie dans les narines de toutes les formes façonnées à la similitude de l'homme ; et cette fois, voilà trois jours qu'est terminé celui-ci, mon chef-d'œuvre, et il est encore inanimé, à l'exception de la vie latente résidant dans les précieux constituants qui le composent et que mon souffle éveillera à la vie responsive.

Il me semble que cette vaste salle voûtée où nous nous trouvons est toute emplie d'une radieuse aura saphirine qui révèle la présence invisible de quelque être puissant.

Il est illégitime de former sans animer sa formation au plus tard le troisième jour ; je sais que l'aube point et pourtant je n'ose éveiller cet être à la vie. »

Il se lève et se promène de long en large dans la crypte puis il se tourne vers l'entrée par où pénètrent les premières lueurs de l'aurore.

« Un jour un chef barbare me prit à l'improviste, et sous prétexte d'éprouver ma puissance sur le feu, mais en vérité pour exterminer en notre famille les chefs de la race qu'il craint, il ordonna à mes fils de traverser une fournaise ardente. Le cadet s'enfuit, le premier né périt dans les flammes, mais Auram, mon second fils, sortit de la fournaise non seulement avec ses vêtements intacts, mais radieux de santé et de vie, à faire croire que les flammes lui eussent fait l'effet d'un bain de rosée du matin. Nos voyants affirmèrent qu'ils avaient vu autour de lui quatre

êtres qui l'entouraient de leurs auras et rendaient ainsi le feu impuissant à lui nuire. Bien qu'il ait toujours refusé de m'aider à former des êtres de la sorte, peut-être par obéissance à la loi hiérarchique consentira-t-il à éveiller ma formation prééminente. »

Trois fois il fait retentir le gong, mais personne ne répond à son appel ; de nouveau il sonne, et les lourdes tentures s'écartent pour livrer passage à Auram. Il porte une longue tunique blanche ceinte d'une cordelière violette, et sa tête est couverte d'une calotte carrée, violette aussi.

Hebra : « Mon fils, n'aviez-vous pas entendu mon premier appel ? »

Auram : « J'ignorais que vous m'appeliez pour la seconde fois. »

Hebra : « Le gong est sonore cependant. Peut-être dormiez-vous ? »

Auram : « Cela se peut. Pour quelle raison mon père m'appela-t-il ici ? »

Hebra : « Pourquoi frissonnez-vous ainsi ? »

Auram : « Je ne sais. Mais l'atmosphère de cet endroit est doublement froide à la première aube du jour. »

Hebra : « Notre œuvre de formation et ce lieu où nous l'accomplissons vous ont toujours été désagréables à vous et à celle qui est vôtre. Mais pour ne pas transgresser l'unique loi de charité, il faut que vous m'aidiez. »

Auram : « Comment... pourquoi ? » Hebra prend une lampe posée dans une niche et, suivi d'Auram, s'avance près du beau corps étendu comme une statue et penche la lampe pour l'éclairer.

Auram : « Que c'est beau ! et cependant... »

Hebra (l'interrompant) : « Ecoutez. Voici l'aube du troisième jour depuis l'achèvement de cette formation. »

Auram : « N'étant pas de l'être de sa formatrice, je suis irresponsable à son égard. »

Hebra : « C'est vrai. Mais vous ne voudriez pas que celui qui vous donne le jour violât la loi hiérarchique. »

Auram : « Je ne comprends pas. »

Hebra : « Ecoutez, mon fils. Bien des fois j'ai essayé d'animer cette formation, ainsi que je l'ai fait pendant des siècles pour toutes mes autres formations. Mais il me semble que je me trouve face à face avec une présence invisible et puissante qui me rend incapable de faire à mon gré. C'est pourquoi en voyant poindre l'aube du troisième jour, je me suis dit : j'appellerai mon fils Auram qui traversa sans injure la fournaise ardente, peut-être ne sera-t-il pas plus affecté par cette présence que par les flammes de la fournaise ».

Auram : « Je comprends ».

Hebra : « Vous êtes très triste, mon fils, je voudrais qu'ayant écouté votre requête, j'eusse cessé de former avant d'avoir façonné ce corps ! Mais maintenant. . »

Auram : « Maintenant il est trop tard, et les forces des constituants précieux dont il est fait doivent nécessairement trouver en vous la responsion qui leur est due. Mon père, je vous prie de me laisser seul avec cette forme. »

Hebra : « Ma promesse envers vous est solennelle, jamais plus je ne formerai ainsi. Il est vrai que c'est aux êtres du passé qui sont entrés dans nos formations et qui demeurent près de nous, que je dois la connaissance, la puissance et la richesse grâce auxquelles je suis chef non seulement dans ma nation, mais parmi tous les peuples. Cependant à quoi sert de former des égaux en puissance, ou peut-être un maître, comme celui-ci : Que nos ancêtres et leur Dieu soient avec vous, mon fils. » Hebra sort. Auram ferme et barre la porte d'entrée.

Auram : « Que le Divin habitant, l'Holocaustal, soit ma Lumière. »

Il s'approche de la forme et fait sept insufflations sur le visage.

Auram : « Par la force vitale des sept insufflations je t'anime dans la totalité de l'état physique. Eveille-toi à la vie. »

Une légère rougeur teinte le corps étendu, et dans un ovale de lumière saphirine une forme radiante paraît. Lorsque le corps se dresse et se lève, il est perméé par la forme contenue dans la lumière saphirine. L'être se tourne et fait face à Auram.

L'Être : « Auram ! Auram ! Vous ne répondez pas, Fils de Brah l'Holocaustal.

Ecoutez et comprenez. C'est le seigneur de cette maison et de cette famille, Hebra, le grand chef hiérarchique, qui a formé pour moi une habitation convenable.

Dorénavant je régnerai à sa place parce que je suis plus puissant que lui et tous ceux qui l'entourent : je pourrais les consumer en un moment. Ecoutez donc, Auram, écoutez avec votre entendement.

Choisissez maintenant celui que vous voulez servir, l'Holocaustal dont la force est dans l'endurance, ou bien moi dont la force est dans la résistance. »

Auram : « Il est inutile de répondre. Je n'ai pas choisi l'Holocaustal, c'est l'Holocaustal qui m'a choisi. Dès ma conception je fus lié à lui intégralement. »

L'Etre : « Tu as parlé. Va-t-en donc de la maison de ton père et de ton pays, car j'ai choisi le fils de ton frère aîné qui périt dans les flammes, pour succéder à Hebra. »

On entend des lamentations et des pleurs à travers la porte fermée. Pâle et troublé, Auram ouvre la porte et Ayar, l'épouse d'Hebra, entre suivie d'une foule d'hommes et de femmes qui déchirent leurs vêtements en signe de deuil.

Auram : « Que veulent dire ces lamentations ? »

Ayar : « Hebra n'est plus. Nous avons trouvé son corps blanc, flexible, inanimé, comme si l'éclair en zig-zag lui avait arraché sa force vitale. »

Harkle, le principal voyant, dit à Ayar : « Cette œuvre néfaste a été accomplie par l'être pour lequel vous avez formé une habitation. »

Auram : « Ne le lui reprochez pas, car la responsabilité

ne lui en incombe pas. Hélas mon père ! Hélas mon père ! »

Auram quitte la crypte suivi des pleureurs.

***

Ai : « Le cadre est vide. Maintenant les brumes bleues s'amassent. »

Ala : « Que voit mon bien-aimé ? »

SCÈNE II

Ayar est assise dans une chambre somptueusement ornée à l'orientale.

A ses pieds une négresse, Yarah, une affranchie, est accroupie.

Ayar : « Auram a confirmé mes craintes. C'est la plus belle formation d'Hebra, pour laquelle j'ai trouvé la substance nécessaire, qui étant possédée par un plus puissant que nous, a retiré la vitalité d'Hebra et a banni Auram de la maison de son père, l'exilant de son pays et de son peuple. Tout mon être est troublé ; le poids de ma douleur est plus que je ne puis supporter. La compassion même d'Auram qui ne veut pas me considérer comme responsable de la calamité qui l'accable, augmente encore ma douleur. »

Yarah : « Ne soyez pas troublée, puisque Rapantah, elle-même, celle qui choisit Hebra aux jours de leur jeunesse, ne vous blâme pas, bien qu'Hebra ne soit plus, et qu'Auram son fils préféré soit en exil. »

Ayar : « J'en suis reconnaissante. »

Yarah : « Pourquoi m'avez-vous appelée, moi, la soudanaise que vous avez toujours détestée ? »

Ayar : « La douleur comme la pauvreté crée d'étranges amitiés.

Je vous ai fait venir pour vous demander si par aucun moyen je pourrai faire réparation à Auram pour le malheur que je lui ai causé bien involontairement. »

Yarah : « Pendant quatre jours et quatre nuits restez dans votre chambre, et méditez tranquillement comme il

convient à la plus affligée. De la sorte vous pourrez savoir ce que vous avez à faire. »

Avar : « Et ma fille unique, ma belle Zaira qu'Auram aime, si je ne me trompe, pourra-t-elle ne pas partager le sort d'un pauvre exilé ? »

Yarah : « Un *pauvre* exilé ? je ne comprends pas. Auram peut être obligé de quitter sa demeure ; le fils de son frère aîné peut hériter d'Hebra ; mais les possessions particulières d'Auram sont encore grandes. »

Ayar : « Non pas. L'être plus puissant que nous veut qu'Auram parte d'ici sans bourse ni sac. Jusqu'à présent j'ai hésité entre deux décisions, mais maintenant mon parti est pris, je donnerai ma belle Zaira au Prince des Evolués, à l'héritier d'un vaste et merveilleux domaine. »

Yarah : « Et Zaira ? ».

Ayar : « Ne préfère ni l'un ni l'autre de ses prétendants. Elle me répond toujours : Je n'ai pas encore seize ans ; laissez encore mes cheveux dénoués en signe de virginité. »

Yarah : « Lui avez-vous parlé du Prince de Misraïm depuis la perte d'Hébra ? »

Ayar : « Oui. L'ayant trouvée seule et très triste hier soir je lui dis : Mon enfant se consolera dès que les jours de deuil seront passés, en quittant la demeure de son enfance pour celle de l'époux qui la désire. »

Yarah : « Et quelle fut sa réponse ? »

Ayar : Elle ne répondit pas, mais je sentis que son silence était un consentement. »

Yarah : Hélas ! pauvre Auram ! »

Ayar : « Qui peut résister à la volonté d'un plus grand que lui ? S'il y a un homme sur la terre qui puisse tenir tête à la dernière formation d'Hebra, c'est bien le Prince qui est versé dans toute la sagesse occulte de sa race et de son ordre. »

Les rideaux s'écartent et Auram entre.

A son arrivée la négresse se lève et se glisse sans bruit jusqu'à un coin sombre de la pièce.

Auram (à Ayar) : Vous m'avez accordé de vous voir pour vous faire mes derniers adieux. »

Ayar : « Et pour que je puisse aussi vous exprimer ma douleur profonde de la calamité qui vous frappe, vous privant de votre père, de votre héritage, de tout votre avoir ? »

Auram : « Tout mon avoir ? »

Ayar : « Vous avez deviné ma pensée ».

Auram : « Et Zaira ? »

Ayar : « Elle suivra mon conseil, comme elle l'a toujours suivi. Si vous l'aimez, vous ne lui demanderez pas de partager la vie d'un pauvre errant. »

Auram : « Vous avez raison. Pendant un moment je ne me suis pas rendu compte de toute l'armertume de mon exil. (A lui-même) : Que ne suis-je pleinement initié ! je resterais alors à ma place, et peut-être prévaudrais-je contre l'être qui m'est hostile. Mais hélas ! il n'en est pas ainsi. Jen'ai ni la connaissance, ni la puissance nécessaires pour triompher ; et je n'ai pas non plus la condition la plus essentielle. (A Ayar). Cette condition, comme vous le savez, est la dualité d'être. »

Ayar garde le silence pendant quelque temps, puis ôtant une amulette de son cou, elle la lui offre en disant :

— « Je ne puis vous accorder ma fille : mais voici une amulette que j'évalue plus que toute chose, sauf elle. Prenez-la ; je souhaite qu'elle vous aide dans vos formations, comme elle nous a aidés. »

Auram : « Elle ne peut m'aider de la sorte puisque je ne veux pas former comme Hebra l'a fait ; d'ailleurs j'en serai fort empêché puisque je n'ai pas l'intention de prendre une réceptrice, toute la force que je possède étant concentrée sur Zaira. »

Ayar : « Les pensées d'un plus grand qu'Auram se concentrent aussi sur ma belle enfant. »

Auram : « Vous parlez de Nephor, le Prince de Misraïm. »

Ayar : « Vous avez deviné juste. Il est même l'heure de sa venue. Il vous faut donc partir. »

Auram : « Adieu. Que le bonheur soit avec vous pour l'amour de Zaira. » (Auram sort).

Ayar : « Nephor est-il plus grand qu'Auram ? Le royaume de Misraïm est-il preféré à celui de Chaldée par le monde invisible ? La question n'est pas résolue. Peu importe d'ailleurs en ce moment. (Nephor entre et reste immobile derrière Ayar). Il est indispensable que Zaira quitte la maison d'Hebra où l'étrange être que nous avons formé gouverne maintenant en maître, car je ne voudrais pas qu'elle pût tomber sous sa puissante influence. Et nulle part elle ne sera plus en sûreté qu'au milieu de la hiérarchie de Misraïm. »

Néphor (s'avançant) : « Ce que nous entendons nous remplit de joie. La belle Zaira est donc à nous ? »

Ayar : « Il faut que cela soit. Demain, chassé de sa demeure par une étrange fatalité, celui qui aurait pu être votre rival, partira en errant à travers le monde. »

Nephor : « On dit que Zaira le préfère à moi ».

Ayar : « Zaira n'aime que les immortels. C'est pourquoi même si Auram avait été l'héritier d'Hebra j'eusse préféré qu'elle fût le centre passif du royaume de Misraïm. »

Nephor : « Dès l'aube je m'en retournerai à notre empire pour annoncer notre prochain mariage. D'ici sept jours des milliers et des milliers de lèvres pousseront le cri : *Voici que l'épouse vient* : Et le cri sera répété dans toute l'étendue de notre vaste domaine. Je vais donc vous quitter à présent car la nuit approche. (Nephor sort).

Ayar : « A l'aube Nephor quittera notre demeure en époux choisi, Auram, en exilé isolé. Que la destinée est étrange ! je vais aller trouver Zaira pour lui annoncer la bonne nouvelle. » Ayar sort. Yarah se lève lentement du

coin sombre de la pièce où elle s'était étendue sur un tapis.

Yarah : « Il est naturel qu'Ayar préfère le prince de Misraïm à celui de Chaldée, la maison de Nephor à celle d'Auram. Elle est loin de deviner qu'Ayar la belle vierge achetée par Hebra aux marchands d'esclaves, est la fille de Pharaon pleurée par son royal père comme morte, mais qui en réalité fut enlevée du palais peu après la disparition de sa mère qui mourut en lui donnant le jour, par la volonté de la deuxième femme de Pharaon, la mère de Nephor. Que la destinée est étrange ! ».

***

Ai : « Le cadre est vide. De nouveau les brumes saphirines s'amoncellent et une autre scène passe devant moi. »

Ala : « Que mon bien-aimé raconte la scène. »

Ai : « L'aube point. Auram vêtu en pauvre étudiant voyageur, un bâton à la main, descend lentement une allée de cèdres. L'ombre des arbres rend la route particulièrement sombre. En arrivant à un tournant du chemin qui, une fois dépassé, lui cachera la demeure de son enfance, il s'arrête et regarde les murs blancs de la maison faiblement éclairée par les premières lueurs du jour. Il parle maintenant.

Auram : « Adieu,demeure de mon enfance ; adieu,rêves illusoires de ma jeunesse ; adieu, auras de mes ancêtres. Je pars en errant pauvre et inconnu, sans un lieu où reposer ma tête, dans l'isolement, la plus terrible conséquence de la pauvreté. »

Une femme sort de derrière le tronc d'un gigantesque cèdre du Liban où elle était dissimulée. Sa forme gracieuse et svelte est vêtue d'une roble bleue foncée, sur laquelle une chevelure dorée retombe en somptueux manteau.

Zaïra : « Isolé, Auram, et moi ? »

Auram : (d'une voix qui tremble d'émotion) : « Pourquoi es tu ici ? »

Zaira : « Parce que je t'aime et que tu m'aimes. Là où est mon amour je suis aussi. »

Auram (amèrement) : « Je pensais dire : rien, même pas la mortalité ne peut nous séparer l'un de l'autre... mais maintenant ! »

Zaira : « Quoi ? »

Auram : « Une chose pire que la mortalité parfois, nous sépare : l'affreuse pauvreté. »

Avec un rire joyeux Zaira rejette l'ample voile bleu foncé, et découvre une robe blanche toute parsemée de gemmes de prix et de bijoux d'or et de pierres précieuses.

Zaira : Regarde notre pauvreté !

Auram : « Je ne comprends pas. »

Zaira : « Ce n'est point un mystère. Toutes mes robes, tous mes bijoux sont bien à moi de droit. Cette dernière nuit, Nephor, après avoir rendu visite à ma mère, m'envoya un cadeau de merveilleux joyaux. Par un sentiment d'orgueil que je n'ai pu m'expliquer, ma mère voulut que ma dot en gemmes précieuses égalât le don de Nephor. Elle ouvrit donc ses coffres où je ne savais guère que de tels trésors fussent cachés. »

Auram : « Je ne toucherai pas au don de Nephor (à part) ni à celui de la femme qui mena si imprudemment mon père à une fin tragique. »

Zaira : « En effet ; selon notre loi, les bijoux et les biens d'une femme sont à elle. »

Auram (prenant les mains de Zaira dans les siennes) : « Ecoute Zaira. Justement parce que je t'aime plus que moi-même, je ne puis unir ta vie à celle d'un pauvre exilé, d'un vagabond sans ami. »

Zaira (inclinant doucement sa tête sur l'épaule d'Auram) : Ecoute, Auram. Je ne veux pas être séparé de l'Elu dont le domaine est la terre entière, de Celui qui laisse

dans l'empreinte de ses pas errants la béatitude pour tous ceux qui peuvent la recevoir. Là où il ira, j'irai. Son peuple sera mon peuple, et son Dieu, mon Dieu. De même que vous avez été choisi par les Immortels de bonne volonté pour la terre et pour l'homme, de même Zaira, la septième enfant et la première fille d'Hebra, vous a choisi. »

Zaira se couvre de son voile et siffle à voix basse. A son appel une ânesse blanche et son anon s'avancent.

Zaira : « Montez sur l'ânesse si vous le voulez. Je suis légère, l'ânon pourra me porter. »

Auram : « Non pas. Je n'emporterai rien avec moi ; même pas le bâton que par habitude je pris à la main. »

Il laisse tomber le bâton, et à peine l'a t-il lâché que le bâton est remplacé dans sa main par un jonc léger et souple.

Auram : « Qu'est ceci ? »

Zaira : (montant sur l'ânesse) : « Une offrande des Immortels. »

(*A suivre*).

LES DEUX AGNI

Légende Hindoue

Au pied d'une immense chaîne de montagnes qui s'étend du couchant au levant, quatre fleuves prennent leur source commune. Avant de se séparer, les eaux coulent lentement à travers une couche de sable, puis au milieu d'innombrables roseaux aux formes multiples, aux fleurs de couleurs variées, ensuite parmi des plantes plus grandes dont les racines sont plus profondes.

Alors les eaux se divisent pour former quatre fleuves qui traversent quatre forêts différant les unes des autres.

Le premier fleuve coule vers le nord-est au milieu d'arbres d'essences diverses, mais tous propres à la sustentation de la vitalité.

La forêt à travers laquelle le second fleuve se dirige vers le nord-ouest, est composée d'arbres et de buissons lumineux par eux-mêmes.

Un autre fleuve court vers le sud-ouest parmi toutes les sortes d'arbres utiles à la construction ; et le dernier qui s'en va vers le sud-est, passe à travers une forêt où tous les arbres possèdent des vertus occultes variées et puissantes.

Les eaux de la source ne jaillissent pas ainsi que celles d'une fontaine, elles surgissent en un vaste cercle, formant dans son milieu comme une île.

Mais aucun homme ne peut dire autour de quoi les eaux surgissent. Il y a des légendes et des traditions parlant de ceux qui l'ont vu dans le passé lointain, mais ces récits

diffèrent tellement les uns des autres qu'ils sont considérés comme des mythes.

*
* *

On est au cœur de l'hiver. Sur le haut plateau couronnant l'immense chaîne de montagnes, la neige perpétuelle est plus épaisse, plus blanche, plus cassante que jamais. Elle ensevelit presque une demeure où se trouvent réunis autour du feu flambant dans l'âtre, un père, une mère et leur septième garçon âgé de dix ans. L'enfant, une expression pensive dans ses beaux yeux, s'appuie sur le haut dossier de la chaise de son père. Celui-ci se tourne vers lui et lui dit : « Les yeux de mon fils sont suppliants ; pourquoi ? » Le garçon répond : « Mon père a-t-il oublié sa promesse de me raconter, pendant la nuit du dixième anniversaire de ma naissance,la légende des Deux Agni ? »

*
* *

Sept générations s'étaient succédé dans la famille du Grand Ancêtre. (1) Le dernier représentant de sa race est étendu sur la rive gauche du fleuve qui coule vers le nord-ouest à travers la forêt lumineuse.

C'est la nuit, une nuit sans lune et sans étoiles et cependant une douce clarté tombe des branches et des feuilles abritant celui qui à travers les âges, a, en homme divin, servi d'intermédiaire entre le divin et l'humain. La clarté rend visible son visage douloureux, ravagé par le temps et les soucis. Il est étendu sur le côté droit, la main droite, d'une belle forme, brune et carrée soutenant sa tête. A l'index est passé un cercle ouvert garni à une extrémité d'un saphir, et à l'autre d'un diamant rose comme la topaze.

Près de la couche du vieillard faite d'épaisses couvertures de laine multicolores, deux jeunes gens, des jumeaux, se tiennent debout. Ce sont les derniers nés du Sage. A leur naissance, tous les voyants en renom ont vu la rosée ma-

---

(1) *Revue Cosmique* sixième année, n° 10, page 594.

tinale d'élection descendre sur eux. C'est pourquoi ils sont appelés les Elus.

Le sage pose sur eux ses yeux pleins de tendresse, puis il leur dit : « Vous êtes mes derniers nés, les fils d'Oholah. Appelez-moi par mon nom, et je vous répondrai »

Les fils disent, d'une seule voix : « Tu es MYEN (1) car par toi sont manifestées les eaux de la source éternelle. »

Et le Sage répond : « *Tout ce qui est vit, et la perfection de la vie est dans l'unification.* Jumeaux, élus hiérarchiquement, à vous de manifester, dans la vie, la Lumière ou Intelligence que les sages voilent sous le nom de « feu actif », et qui est l'illuminatrice de la vie de tout être terrestre en proportion de sa volonté et de son pouvoir de recevoir et de répondre. Manifestez la Lumière en vrais fils d'Agni. »

Salvatre, le premier des deux jumeaux qui répondit aux Marouts, dit : « Tous deux nous sommes les enfants d'Agni que nous évoquons avec les cantiques des anciens. »

Le Sage répond : *Nos vies plutôt que nos cantiques invoquent les Dieux. L'affinité est la suprême évocatrice.* » Puis il ferme les yeux et reste si longtemps immobile et silencieux que Salvatre se penche vers son frère Vistava et lui dit à voix basse : « Est-ce le repos de la mort ? » Alors le Sage lève les yeux et ses fils voient qu'ils sont irradiants de la lumière de la victoire, puis il répond : « Ecoutez mes fils, *la mort n'est pas* ; chaque molécule de mon être est un centre complexe d'énergie, transformable et éternel. Avec chacune de mes molécules, j'ai répondu à l'intelligence, la lumière d'Agni, de toutes les forces de mon désir et de ma volonté conscients. Ne conservez pas la partie de mon corps nervo-physique qui est naturellement sujette à la désintégration ; car la partie qui n'est pas ainsi assujettie sera suffisante pour servir d'habitation au sous-degré nerveux de mon

(1) Fontaine ou source.

être. D'ailleurs laissez le solide retourner au solide, le liquide au liquide, le gaz au gaz, pour que mes molécules intellectualisées puissent intellectualiser tout ce qui sera attiré vers elles par affinité ; ainsi, en union avec le formateur et équilibrateur, chaque particule évoluée de ma forme désintégrée pourra proclamer à son entourage moléculaire : « Que l'Intelligence soit manifestée. »

Une fois encore il ferma les yeux et resta silencieux, puis il reprit comme s'il se parlait à lui-même : « Puisque la substance est une et éternelle, qui sait quelle œuvre grandiose est réservée aux molécules multiples, variées et intellectualisées de mon être qui sera désintégré ? Car ces molécules sont innombrables comme les étoiles dans le ciel, et les grains de sable sur le rivage. » Ensuite il ajouta : « Ce qui est mis en liberté, n'est pas semblable à ce qui est séparé par violence. Les molécules variées qui composent actuellement mon corps et qui sont soumises à la désintégration se sont connues entre elles et s'attireront par affinité. De même qu'une graine de pavot est capable de produire des millions d'êtres, de même en sera-t-il peut-être pour mon être évolué. *Ainsi même dans la défaite apparente, je serai vainqueur. Ainsi captif en apparence je rendrai captive la captivité.* Ce qui en sa totalité paraîtra mortel, sera vêtu d'immortalité. »

Quand l'orient s'éclaira de la blanche lueur de l'aube éteignant graduellement celle du feuillage lumineux, Salvatre et Vistava déposèrent le corps de leur père enveloppé d'un manteau violet, au sein de la terre maternelle, au cœur de la forêt, dont les arbres sont lumineux.

*
* *

C'est la fête de la nouvelle lune. Dans les profondeurs de la forêt lumineuse, les frères jumeaux, entourés de la hiérarchie en ordre majestueux, se préparent pour le rite solennel de l'Initiation qui leur permettra de remplacer, dans son rôle, le Sage qui leur donna l'être.

Au milieu des cantiques d'aspiration et des chants d'invocation alternés, Salvatre et Vistava ont été conduits à travers la forêt jusqu'à la rive occidentale d'un grand lac dont les eaux dormantes réfléchissent l'astre argenté luisant entre deux nuages, et la belle luminosité aux couleurs variées des arbres bordant le lac.

Un homme dont le maintien ferme, les cheveux châtains et les yeux vifs et foncés ne peuvent laisser deviner qu'il a déjà vécu pendant une dizaine de siècles, se tient entre les eaux sommeillantes et les frères jumeaux à qui il s'adresse en ces termes :

— « Ecoutez Salvatre, écoutez Vistava. Autrefois je me suis tenu debout entre votre père et les eaux, comme je me tiens aujourd'hui entre les eaux et vous. Ce que je lui dis alors, aujourd'hui je vous le répète : Le lac qui s'étend devant vous, si vaste qu'aucun homme ne peut d'ici discerner la rive opposée, est un symbole des plasticités. A vous de traverser cette eau de votre mieux, à l'aide de vos propres forces ou des forces de ceux que vous évoquerez. Celui qui arrivera le premier à la rive orientale prendra l'office du sage qui dort. »

Salvatre répondit : « C'est Agni que nous évoquons. »

Quant à Vistava, il resta silencieux, car il lui semblait entendre encore les paroles prononcées par son père : « Nos vies plutôt que nos paroles évoquent les Dieux. »

A ce moment les nuages qui couvraient le ciel furent dispersés comme par un tourbillon, la voûte violette parsemée d'étoiles sembla déchirée en deux, et l'un après l'autre des éclairs d'une lumière mille fois plus éblouissante que celle de l'éclair jaillissant du nuage d'orage, descendirent sur la forêt et sur l'assemblée groupée près du lac. L'ardeur des éclairs fit pâlir le rayonnement de presque tous les arbres et le feuillage de quelques-uns d'entre eux fléchit et se fana comme les feuilles de certaines plantes sensitives lorsqu'elles sont frôlées par une main antipathique.

Ceux des voyants qui ne furent pas affectés par l'éclat brutal et fort, remarquèrent que le lac, tout en reflétant ce qui se trouvait près de la rive, ne réfléchissait pas la lumière d'un bleu d'acier qui jaillissait pourtant juste au-dessus de sa surface. Les voyants virent aussi que la robe blanche de Salvatre était entre toutes choses la plus puissamment influencée, par les éclairs, de sorte qu'elle prenait la teinte bleue de la radiance qu'elle absorbait.

Salvatre en parut conscient : « Nos vies évoquent les Dieux, s'écria-t-il, ma vie a été un constant désir pour la connaissance »; et serrant son vêtement autour de ses reins, il plongea dans l'eau et se mit à nager vigoureusement vers la rive opposée.

A ce moment Vistava se tourna vers l'Initiateur et lui dit : « Aucune lumière visible ne descend sur moi. Pourtant je suis en affinité avec les eaux dont le lit forme la surface de la terre ma mère. » Se tournant alors vers le lac, il ajouta : « Mon désir et ma volonté sont tournés vers vous, terre et eaux. »

Tout en parlant, le jeune homme se pencha et posa sa main gauche sur la surface de l'eau. Alors l'eau se divisa et un étroit sentier s'ouvrit devant Vistava entre deux murs formés par les eaux séparées.

L'Initiateur dit : « Ne prends pas ton bâton. *Celui dont le désir et la volonté sont vers la terre et les eaux mères, ne doit pas s'appuyer sur ce qui est moins intellectualisé que lui pour se diriger vers la rive du soleil levant.* »

Vistava laissa donc tomber le bâton qu'il tenait dans sa main droite, et se mit en route. Bientôt, descendant à pied sec vers le fond du lac, il disparut aux yeux de ceux qui veillaient de la rive, et à mesure qu'il descendait ainsi, les murs liquides qui bordaient sa route devenaient naturellement de plus en plus élevés.

Pendant ce temps Salvatre usait de tout son talent de fort nageur; mais bientôt il éprouva une étrange sensation. Il lui sembla que les eaux du lac le repoussaient au point

que non seulement il flottait sur la surface comme s'il n'avait aucun poids perceptible, mais que parfois ses bras battaient l'air au lieu de battre l'eau. En même temps il avait conscience que Vistava avançait rapidement sur son chemin vers la rive orientale ; en pensant que son frère pourrait arriver avant lui et prendre le rang et l'office du sage, Salvatre fut exaspéré, et pour la première fois il sentit naître en lui une colère féroce contre Vistava, une de ces colères qui se transforment souvent en haine. Il se sentit alors de plus en plus soulevé au-dessus de l'eau et brusquement enveloppé par l'éclair bleu d'acier, il s'écria : « Agni aux mille sacrifices, c'est toi que j'évoque. Fais que j'arrive au but avant Vistava et tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je te le donnerai en holocauste, je le verserai devant toi en offrande. » A peine eut-il fini de parler que la clarté le perméa. Il poussa un cri perçant. Puis tout devint obscur et silencieux : il avait perdu connaissance.

(A suivre).

L'AURISÉE

(suite)

— « Je ne le crois pas, et voici pourquoi : Ayant été malmené et brutalisé hier par l'indigène, de façon à ce que mes vêtements fussent mis en lambeaux et moi même à demi lapidé, la colère et la douleur me tenant trop surexcité pour dormir, j'ai passé la soirée dans la salle commune du débit jusqu'à l'heure de la fermeture; puis afin de reprendre encore possession de moi-même, alors que le malheureux aubergiste n'était toujours pas rentré j'ai joué aux dominos avec son fils Antoine et au bout d'une heure environ, me sentant de plus en plus fiévreux et fatigué je lui ai demandé de partager ma chambre dans laquelle se trouvent deux lits et il voulut bien consentir à dormir à côté de moi et aussi sur ma requête à barrer la porte et les volets de la pièce, car après les violences que j'avais subies, je me sentais à peine en sécurité. Ayant fini par m'endormir, durant les quelques heures qui précédèrent le lever du jour, il paraît que je poussais des cris si épouvantables que les deux domestiques marocains et la fille de l'hôte vinrent s'informer de ce qui se passait dans ma chambre.» Et il ajoutait d'un ton sérieux et pénétré : « Il semble donc que par une protection miraculeuse de la Providence Divine tout concourt à prouver mon innocence ! »

Une investigation minutieuse confirma les dires d'Angelo Alano, ce qui permit au juge de le remettre immédiatement en liberté.

Heureux de la tournure prise par un événement qui aurait pu être pour lui si gros de conséquences, le jeune artiste portait haut la tête comme s'il avait remporté sur ses ennemis une victoire définitive,et arpentant le village la cigarette aux lèvres,il se plaignait avec arrogance des brutalités dont il avait eu à souffrir de la part surtout de la Sicilienne et de son compagnon Kabyle, les menaçant de porter plainte devant les tribunaux.

L'assassinat présumé de l'aubergiste que tout le village connaissait et tenait en une certaine estime, faisait grand bruit dans ce milieu paisible dont rien n'avait rompu jusqu'alors, la tranquille monotonie. Les têtes s'échauffaient et Angelo toujours à l'affût d'une vengeance envers ceux qui l'avaient si durement malmené, cherchait à profiter de cette effervescence pour faire tomber les soupçons et la colère des villageois Européens, sur Gauza et sur son compagnon ; mais Cavan qui de temps en temps se mêlait aux groupes put avertir ses amis de l'hostilité naissante et leur conseilla de s'abstenir de paraître dans le village tant que l'agitation ne serait pas calmée.

Prenant un soir le chemin de sa promenade favorite, Angelo gravit la pente des montagnes aux pieds desquelles on découvrait le marabout blanchi à la chaux et ombragé du térébinthe séculaire et sacré. Comme il se disposait à descendre, il s'arrêta pour admirer le magnifique panorama du village et des cîmes boisées, moitié voilé et moitié baigné par la lumière des étoiles qui parsemaient d'or vif le ciel sans nuage.

Angelo laissait encore errer son regard d'artiste sur le paysage splendide, lorsque deux formes surgirent à la crête du rocher, le mettant brusquement face à face avec Gauza et Kaddour. Troublé de la rencontre peu rassurante en cet endroit solitaire, le jeune homme essaya vivement de dépasser le couple, espérantqu'ils ne l'avaient pas reconnu, mais d'un geste rapide les mains du géant Kabyle

s'abattirent sur lui étreignant ses poignets dont il meurtrissait avec ses ongles la chair délicate.

Jetant un cri étouffé de douleur et de rage, le peintre tenta de se dégager et d'éloigner les terribles armes naturelles contre lesquelles il sentait son impuissance : « Canaille, prononça-t-il avec effort, lâchez-moi... laissez-moi passer ou sinon... » et son regard tourné vers le précipice compléta sinistrement la phrase inachevée.

Alors et comme par bravade, Gauza se planta sur l'arête même du rocher à pic au-dessus du gouffre : « Mon camarade et moi nous ne vous voulons aucun mal, dit-elle, mais nous sommes ici pour vous signifier qu'il faut non seulement abandonner le projet de vous emparer de la jeune châtelaine et de l'obliger à vous épouser, mais encore quitter le pays dès demain. »

Et comme Gauza se tenait debout devant lui, l'air énergique et fier dans son gracieux costume national, jupe courte cramoisie, corsage de drap bleu brodé d'argent, Angelo lui répondit dans le patois silicien, avec un sourire sarcastique :

« Et pourquoi ma jolie reine de tragédie ? » mais elle, la main droite appuyée sur la jarretière dans laquelle il savait bien que se cachait un stylet : « Parce que si vous êtes encore là après demain, les ongles qui ont labouré vos poignets seront incrustés sur votre gorge. » Et les yeux flamboyants de l'Italienne respiraient une haine si implacable qu'Angelo épouvanté se recula de quelques pas en murmurant : « Je me perds en conjectures pour connaître le motif d'une telle animosité ! car enfin je vous ai vue pour la première fois dans la cour de l'écurie où votre sauvage de géant m'a attaqué avec tant d'impolitesse et de brutalité. »

— « Je vous satisferai sans peine sur ce point, dit Gauza d'une voix que l'émotion rendait frémissante ; écoutez. Il y a trois ans, un artiste vint dans notre île ; il fit la connaissance d'une belle jeune fille, une fille du peuple ; ce

misérable indigne du nom d'homme, gagna son amour, la déshonora et l'abandonna, et au lendemain même de cette trahison la pauvre fille mit fin à sa vie et à celle de son enfant qui n'était pas né encore,en plongeant son poignard dans son cœur déjà mortellement frappé d'angoisse.

Ses parents désolés suivirent le séducteur à travers l'île et le traquèrent jusque chez lui, ils apprirent ainsi qu'il n'était point le pauvre artiste pour lequel il se faisait passer, mais un grand seigneur, le marquis Philippe de Brençon... Ah ! vous pâlissez ! et cela se comprend, car vous êtes ce vil grand seigneur et je suis,moi, la sœur de votre victime ! »

— « En vérité dit Angelo froidement, la scène tourne du tragique au comique, ma bonne femme, car je ne suis pas plus marquis que vous n'êtes Impératrice ! »

— « Inutile de nier et de mentir : Ecoutez : les ancêtres de Philippe de Brençon lui avaient légué un nom sali, un héritage ruiné,chargé d'hypothèques ; il suivit leurs traces, tricha au jeu dans une maison mal famée et fut accusé d'avoir causé la mort du jeune noble qu'il avait dépouillé et acculé au suicide. En présence de la détermination inexorable du père de sa victime, de poursuivre devant le justice, l auteur de cette triste affaire, il fut contraint de se retirer dans un couvent,et deux ans plus tard,c'est là qu'il fut choisi pour servir les desseins ténébreux de l'évêque Ambroise, lequel lui donna mission de capter l'amour et les richesses de la jeune châtelaine comme il avait su naguère se faire aimer de Zilla, ma pauvre sœur morte. Et maintenant que vous êtes démasqué, si vous tenez à votre vie, retournez dans votre couvent, car si vous continuez à poursuivre Indrada, notre vengeance saura vous atteindre partout où vous serez. »

— « Les paroles sont faciles, dit Angelo du même ton glacial ; plus difficile sont les preuves à fournir. »

— « Pas si difficiles que vous le pensez, Monsieur Philippe, répliqua Gauza avec un sourire assuré. Lorsque

Kaddour vous saisit le bras dans la cour de l'écurie, vous étiez si troublé, si pressé de fuir, que vous ne vous êtes pas aperçu que votre habit avait été déchiré dans la lutte et qu'un paquet de lettres et de papiers était tombé », et s'adressant à Kaddour : « Montrez-les-lui » dit la sicilienne avec une joie manifeste.

Obéissant à l'injonction, le gigantesque Kabile prit un paquet dans le sac de cuir suspendu à sa ceinture et le brandit comme une arme de défi, tandis qu'une rougeur montait au visage de l'artiste auquel le doute n'était plus permis et qui se tournant vers Gauza lui disait d'un ton sec : « Quelles sont vos conditions ? à quel prix dois-je acheter la paix ? »

Mais elle : « Nous autres siliciens nous ne connaissons pas de tels marchés lorsque entre notre ennemi et nous flue un ruisseau de sang.

Pour le moment il nous suffit que vous retourniez dans votre retraite sans chercher à revoir Indrada et en laiss nt entre nos mains le bijou que l'Hindou vous donna en échange de votre tableau « d'Una et le lion » offert à la châtelaine ».

— « Et si je refuse vos conditions ?

— « Si vous les refusez ou si vous les violez, ainsi que je vous l'ai déjà dit, les ongles de Kaddour, seront bientôt incrustés non sur votre poignet, mais sur votre gorge ».

Alors comme il semblait hésiter et chercher un moyen d'éluder la situation, Gauza plantée droit devant lui, les mains sur les hanches, prononça d'une voix qui avait des sifflements de vipère : « Voulez-vous en savoir davantage ? Est-ce de Gaspar qu'il faut vous parler ?

Bien que votre revolver ne l'ait peut-être pas tué, je sais qu'il a été victime de votre puissance et que vous l'avez courbé sous la peur du bagne et de l'échafaud ; je sais comment vous l'incitiez à vous débarrasser de Cavan l'ami fidèle, le gardien dévoué de la jeune châtelaine. Que

celui-ci vive et que Gaspar soit mort, j'ignore quelle en est la cause, mais ce que je peux dire, ce que je sais, c'est que moralement vous êtes l'assassin de Gaspar Fraschito ! »

— « Vous mentez ! vous mentez ! ».

« Non, c'est vous qui mentez en niant vos lâches machinations ! Vous vous étonnez qu'elles me soient connues, mais il n'y a en ceci aucun mystère : Kaddour et moi rentrés trop tard dans le village pour trouver un gîte, nous nous sommes abrités sous le dôme du marabout auprès duquelvous vous entreteniez avec le malheureux Gaspar.» Ces révélations si précises et si nettes achevèrent de confondre le soi-disant artiste qui sans répondre un mot se mit à descendre lentement le sentier de la montagne, marchant comme en rêve, et suivi de près par Gauza et son compagnon.

Pendant que cete scène se passait,Cavan, Antoine, Giuseppe et Carolina assemblés dans la chambre de l'auberge près du lit sur lequel était étendu Gaspar Fraschito, s'entretenaient à voix basse : « On doit faire demain l'autopsie du corps de votre père » disait Cavan à Carolina qui l'écoutait les yeux gonflés de larmes ; « puisque vous êtes là ainsi que votre frère Antoine, ajoutait-il, j'ai une proposition à vous faire. c'est que, profitant de l'obscurité nous portions le corps de Gaspar au château ».

— « Pourquoi ? demanda Antoine.

— « Parce que d'après moi, votre père n'est pas mort, mais simplement en état de sommeil léthargique ». Giuseppe jeta vers Cavan un coup d'œil astucieux dont le clignement éloquent traduisait assez bien la parole échappée aux lèvres du juge d'instruction : « toqué ».

Néanmoins lorsque de sombres nuages achevèrent d'obscurcir la nuit sans étoile, Antonio aida Cavan à transporter au château le corps de l'aubergiste enveloppé du large manteau Espagnol et ensemble ils le déposèrent dans la chambre où il était tombé. « Venez dès le lever du jour à

la porte du jardin muré » dit. Cavan en quittant la pièce.

Lorsque la grande horloge sonna minuit une scène étrange complétait celle de la nuit précédente ; Cavan était assis près de la forme rigide de Gaspar, couvrant son cœur avec les paumes de ses mains et tandis qu'immobile dans cette attitude, il attendait graduellement, des constituants semblables à des gemmes qui se mélangeaient sans se confondre, commencèrent leur classification ; puis organisés, une partie des constituants prirent la forme d'un œuf, non perpendiculaire mais horizontal et quand l'horloge sonna trois heures la forme ainsi réalisée avait atteint deux pieds de longueur sur deux et demi de largeur ; se condensant alors légèrement, elle s'ouvrit, laissant voir une forme à la similitude de Gaspar. A peine était-elle libérée qu'elle passait comme par affinité vers celui à la similitude duquel elle était façonnée, obéissant en se vêtant d'une forme de densité plus grande, à la loi universelle de la manifestation. Penché sur le corps de Gaspar, Cavan insuffla sept fois son propre souffle plein de vitalité dans les narines sans vie et tandis qu'il faisait ainsi, la forme plus raréfiée entra dans l'habitation qui lui était préparée et le cœur responsif battit en signe de bien venue.

Quelque temps avant l'aube du jour, Antoine et Giuseppe qui se tenaient debout, sous une pluie torrentielle, derrière la porte du jardin, attendant qu'elle fût ouverte, virent la clef tourner dans la serrure et Gaspar Fraschito enveloppé de son ample cape espagnole, s'avancer vers eux en disant : « Vous avez bien fait de venir à ma rencontre, je peux à peine tenir mes yeux ouverts tant ils sont lourds de sommeil ».

Giuseppe dominé par la peur du surnaturel qui si fréquemment caractérise les crédules, fuyait à toutes jambes, en poussant le cri : « Un revenant, un revenant !... » et laissait à Antoine le soin de conduire à son Home, le ressuscité. Dans la poche du manteau bleu, se trouvait un pe-

tit flacon de liquide vermeil, sur l'étiquette duquel était écrit : « Trois gouttes toutes les heures dans un jaune d'œuf, repos et tranquillité absolue jusqu'à complet réveil ; » et Giuseppe remis de son émoi, observait que l'écriture n'était pas celle de Cavan et que l'encre semblait jaunie par le temps. Durant trois jours et trois nuits Gaspar dormit profondément et à son réveil, il ne gardait aucun souvenir de ce qui lui était advenu après sa conversation avec Angelo, sous la térébinthe, mais les paroles échangées dans ce rendez-vous paraissaient le hanter et il désirait partir secrètement et rapidement. Antoine auquel il confia cette crainte d'un indéfinissable danger et son idée de s'y soustraire en changeant de lieu, applaudit à ce projet avec toute l'ardeur d'un esprit jeune et sain qui aspire à découvrir toujours plus vaste l'horizon de la vie. Mais Carolina ne l'accueillit pas de même. « Je me marierai avec Giuseppe et je resterai où je suis, dit-elle d'un ton tranchant, et sans laisser à son père le temps de formuler la moindre objection, elle continuait : « Vous vous êtes opposé à notre union parce que Giuseppe était pauvre ; vous exigiez dix mille francs de ce brave garçon sachant bien qu'il n'avait pas dix mille centimes. eh ! bien durant votre maladie il a hérité de 15 000 francs, nous vous achèterons donc le débit et nous ne quitterons pas le pays ».

Cependant Cavan restait faible, languissant et incapable de recouvrer la vitalité qu'il avait si libéralement dépensée. Aux anxieuses interrogations de Zasa lui demandant pourquoi il s'était ainsi dévoué pour sauver l'indigne Gaspar Fraschito, il répondait : « La vie est sacrée dans la mesure où elle est le moyen de l'individualisation de l'intelligence, par conséquent ma vie est plus précieuse que celle que j'ai restaurée, mais il y a une vie beaucoup plus précieuse encore que la mienne, c'est celle d'Indrada, de la fille du Rajah, de Celle à l'offrande de l'Onde devant Indra, de l'Aurisée.

— « Autant que je sache,la vie d'Indrada n'était en danger dans aucun de ses degrés d'être, dit Zaza ? »

— « Non, répondait Cavan avec gravité, mais vous comprendrez que dans l'intégralité du merveilleux domaine aurique d'une formatrice telle qu'Indrada doit le devenir, il ne faut pas une tache, si légère soit-elle et combien moins surtout la tache du sang humain ! Si j'étais beaucoup plus évolué que je ne le suis, et si j'avais cent vies à offrir au Seigneur des cent sacrifices, je les donnerais avec bonheur pour éviter une telle chose ». Et Zasa la voix oppressée par des larmes qui ne tombaient pas, dit : « Qu'il est noble votre dévouement à la fille du Rajah ! »

— « Si chère que nous soit Indrada, mon sacrifice ne s'adresse pas à une individualité, mais à la cause pour laquelle nous vivons et endurons, c'est-à-dire à l'œuvre de la Restitution à laquelle Indrada l'Aurisée prendra par son évolution de grande sensitive une part si importante. » Ces paroles de Cavan furent suivies d'un long silence et Zasa qui s'était assise par terre près de la couche où reposait son mari dont elle gardait la main, serrée dans la sienne, ne tarda pas à s'endormir et durant ce sommeil lucide elle prononça seulement : « Les choses ne sont pas telles qu'elles paraissent ».

Et la voix grave de Cavan lui répondit : « C'est vrai, ma bien aimée : « Les choses ne sont pas telles qu'elles paraissent. »

***

Lorsque la nuit fut profonde et Zasa endormie, Cavan traça précipitamment des lignes serrées qu'il scella d'un cachet, après les avoir encloses en des gaînes de parchemin ; ce travail terminé, il se dirigea vers la fenêtre dont il ouvrit les volets et soutenant les lourdes tentures, il se pencha au dehors poussant un cri étouffé, monotone et musical comme celui des grenouilles. Aussitôt, un Hindoue aux formes souples, au visage bronzé, surgit d'une touffe de faux poivriers et se glissant juqu'à la fenêtre re-

çut sans mot dire le paquet de lettres que Cavan lui tendait, liées ensemble par une écharpe de soie. Ayant refermé la fenêtre sans bruit et s'étant assis près de la table, Cavan laissa tomber sa tête sur ses bras croisés comme quelqu'un de très las qui succombe au sommeil.

Une demi-heure se passa durant laquelle le silence n'était troublé que par le tic tac régulier du balancier, allant et venant dans la grande horloge. Zasa alors se leva et doucement penchée en avant : « Ecoutez dit-elle comme si elle parlait à des auditeurs invisibles, Cavan qui est mien dort, car il est très las ; il a donné ses forces pour la race et la cause qu'il a librement juré de servir jusqu'à la perte de la vie physique. C'est son droit, mais comprenez-moi bien ; de même qu'il est leur, de même je suis sienne et, comme elles sont à lui il est à moi. Mais pour toute femme, qu'est-ce qu'une nation, une cause ? La nation et la cause d'une femme qui aime, c'est le bien-aimé ! »

En parlant ainsi elle se penchait sur Cavan et ses lèvres effleuraient doucement le turban de soie dont les amples plis enveloppaient la tête du dormeur et en ce même instant les nuages balayés laissèrent transparaître dans le ciel la froide radiance de la lune décroissante. Se tournant alors vers la fenêtre dont les tentures n'avaient pas été baissées, Zasa jeta dans l'espace un regard de défi et l'expression de tendresse de son beau visage disparut : « Ecoutez, dit-elle d'un ton ferme, écoutez, fils de Vritras, prenez garde ! Mon bien aimé n'entrera pas seul dans votre domaine usurpé; où il ira j'irai, l'amour est plus fort que la mort. »

* * *

La pâle lumière de la lune croissante se confondait et s'effacait dans les teintes nacrées de l'aube matinale, lorsqu'un homme et une femme laissant leurs montures qu étaient arrivées à l'extrêmité du chemin praticable aux animaux, se mirent en devoir de continuer à pieds la rude ascension de la montagne dont les sommets dénudés res-

semblaient à un groupe de ruines gigantesques. Le lit dés-séché d'un torrent hivernal formait l'étroit sentier dans lequel le couple s'était engagé et qu'il montait en se tenant la main.

Près d'atteindre le faîte du rocher abrupt, la femme sentant défaillir les forces de son compagnon, l'entoura de son bras droit,le soutenant,le guidant avec une sûreté parfaite parmi les blocs de granit. La blanche clarté de l'aube jaillissait déjà avec un éclat plus vif annonçant le roi du jour et ce fut sous une arche naturelle, majestueuse, que les voyageurs lassés s'abritèrent de la splendeur des premiers rayons du soleil levant, mais lorsqu'ils reprirent leur route dans le silence de l'imposante solitude, les forces de l'homme baissaient de plus en plus malgré l'aide inlassable de sa courageuse compagne.

Bientôt un faible son ressemblant à la chute régulière d'un mince filet d'eau, parut enfin marquer le terme de leur course ; leurs pas errants s'arrêtèrent quelques instants, puis ayant contourné l'énorme pic riche en onyx, le tintement de l'eau cristalline se précisa et les regards attachés vers les profondeurs de la montagne, son beau visage brun illuminé d'une expression d'extase, l'homme se pencha sur le gouffre : « Me voici, dit-il d'une voix pleine de tendresse, ces sons, je les connais, je les connais... » Et tandis que debout, étroitement enlacés, les deux étrangers prolongeaient leur méditation, le ciel au dessus de leurs têtes s'irradiait d'une lumière glorieuse. Puis les lèvres de l'homme s'entrouvrirent encore pour des paroles calmes et fortes : « Que l'aspiration devienne pour nous tel un chariot qui nous portera victorieux à travers le royaume de l'ombre... » Il était très pâle et lorsqu'il eut cessé de parler, dégagé de l'étreinte et les regards tournés vers le soleil levant, il chancela et tomba dans le bassin profond sur lequel il flotta quelque temps comme attiré vers le centre par une force invisible ; puis sans un

mouvement, sans un cri, il s'enfonça sous les eaux diamantines.

Figée à la même place, la femme le regardait disparaître tandis qu'un éclair déchirait la nue, illuminant les hauteurs gigantesques qui répercutèrent l'écho d'un terrible coup de tonnerre ; elle marcha alors droite et calme vers l'abîme et ses lèvres froides prononcèrent : « Non, mon bien aimé ne passera pas seul à travers les ténèbres de Vritras » et se couchant sur les ondes, elle flotta à son tour jusqu'au centre, et pendant que la gloire dorée des rayons du soleil, dissipait les sombres nuées amoncelées par l'orage, elle disparut sous les eaux profondes ; sous les eaux qui revêtaient les formes retenues dans leur lit, d'un enveloppement limpide comme le plus pur cristal de roche. Au même instant un grand fracas se faisait entendre et c'était la chute d'un énorme bloc de granit barrant la route par laquelle l'homme et la femme avaient passé : aucun être vivant ne pouvait désormais pénétrer par cette issue jusqu'au bassin sacré.

La nuit et le jour suivant et durant toute la deuxième nuit plus longue encore, Indrada attendit en vain le retour de Cavan et de Zasa ; mais à l'aube du second jour, incapable de garder plus longtemps une attitude passive, elle sella le beau poney qui lui avait été offert par le jeune Caid et suivit le sentier de la montagne conduisant au bassin sacré.

Habitué depuis son jeune âge aux chemins escarpés, le vaillant petit poney portait allègrement son léger fardeau. Le paysage du haut Atlas était splendide, mais l'esprit préoccupé d'Indrada ne s'arrêtait pas au spectacle de sa beauté grandiose. Lorsqu'elle arriva près des bords du bassin sacré où l'avaient amenée naguère Cavan et Zaza, la nuit commençait à se faire obscure et brusquement à un tournant du sentier le poney s'arrêta net sans qu'aucune sollicitation du geste ou de la voix puisse le décider à avancer. Ne s'expliquant pas cette résistance, Indrada

sauta à terre et vit avec surprise qu'un infranchissable rocher barrait la route. Elle pensa alors que le retour de Cavan avait été empêché par la chute de l'énorme bloc ; puis elle se souvint qu'une autre issue plus longue et peu fréquentée reliait la route au bassin sacré ; un rayon d'espérance éclaira son cœur : obligés à un grand détour ses fidèles gardiens n'étaient-ils pas à l'heure actuelle rentrés au château où peut-être ils l'attendaient avec inquiétude. Mais cette pensée rassurante fut aussi fugitive que la clarté de la lune disparaissant sous la masse des nuages. Indrada revint près du poney qui pâturait paisiblement et se remettant légèrement en selle, elle commença à descendre l'interminable pente qui aboutissait à une ravine encaissée dans laquelle elle allait s'engager lorsqu'un homme surgissant de l'anfractuosité d'un rocher saisit la bride de sa monture et l'entraîna rapidement vers la vallée.

Courageuse du courage d'une race indomptable et ancienne, dès que la première minute de surprise fut passée, la jeune fille interrogea avec calme son hardi ravisseur qui portait le burnous, le voile blanc et la ceinture des arabes : « Qui êtes-vous et de quel droit empêchez-vous mon retour au château ? » Pour toute réponse, l'homme rejetant en arrière son ample capuchon, laissa voir le visage d'Angelo Alano.

Indrada songea aussitôt avec effroi que Cavan et Zasa avaient pu se trouver face à face avec leur ennemi et que celui-ci les avait peut être mortellement frappés d'un coup du revolver qu'elle entrevoyait à sa ceinture, puis l'instinct de la conservation la faisant penser à elle-même, la jeune fille éprouva un sentiment inconnu jusqu'alors, et ce sentiment n'était pas de la peur, mais la conscience que le manque de sommeil, l'anxiété, la fatigue avaient affaibli son aura de telle sorte, qu'elle se trouvait en cet instant, aussi impuissante, aussi désarmée devant le danger que

pourrait l'être en pareille circonstance une femme quelconque.

Tandis qu'Alano continuait à guider le poney en silence à travers l'étroite gorge, deux hommes portant le costume des brigands de la montagne, rejoignirent le groupe et se mirent à lui emboîter le pas à quelque distance.

Adressant de nouveau la parole à son guide forcé : « Je ne vous ai jamais fait aucun mal, disait-elle, laissez-moi retourner au château, ma tristesse est déjà assez grande. » Mais Alano riait d'un rire cynique et répondait : « Quand vous serez ma femme, nous y retournerons ensemble. » Cependant une sensation de calme se répandait dans le cœur d'Indrada, elle venait d'apercevoir l'étoile du soir illuminant les cieux, et les regards attachés sur elle, forte et confiante, elle lui adressait une solennelle supplication : « Je n'ai aucun aide humain, Indra je t'appelle, viens à mon secours... »

Comme elle parlait encore des coups de feu résonnaient dans l'air abattant non loin d'elle les deux brigands qui, inondés de sang se tordaient dans les dernières luttes de l'agonie. Presqu'au même instant le galop d'un cheval se faisait entendre et le jeune Caïd accourant bride abattue rassurait Indrada par ces mots : « C'est moi, n'ayez aucune crainte. » En un clin d'œil il avait mis pied à terre et arraché habilement le revolver de la ceinture d'Alano auquel il disait en le visant à la tête : « Vous êtes à ma merci ; à mon appel les hommes du douar auxquels vous avez demandé l'hospitalité sous prétexte d'être un musulman soudanais, apprendront que vous êtes un traître et tireront de vos feintes une terrible vengeance : les brigands ne veulent pas d'espion au milieu d'eux. »

La voix d'Alano tremblait lorsqu'il répliqua : « Vous avez l'avantage, puisque vous vous êtes emparé de mon revolver et que vous possédez en outre vos propres armes, mais si vous le voulez nous lutterons ensemble pour la domination. » Tout en échangeant ces paroles, le groupe

arrivait à l'endroit le plus escarpé de l'étroite gorge resserrée à gauche par les énormes rochers de fer, d'onyx et d'albâtre et surplombant à droite un précipice profond. Sans tenir compte des propos d'Alano, le jeune Caïd disait à Indrada : « Allez en avant et ne craignez rien, votre poney a le pied sûr. A peine achevait-il ces mots et sans presque avoir eu le temps de quitter les étriers, que sa noble monture recevait en plein poitrail la décharge d'une arme à feu et roulait avec un étrange cri d'agonie dans le ravin profond où nul œil ne pouvait le suivre.

« J'aimais ma noble bête, c'était un don de mon père ; vous l'avez tuée lâchement, rejoignez-le bien que vous ne soyez même pas digne d'un tel honneur ! » s'écriait le Caïd, et joignant le geste à la parole, haletant de colère et d'émotion, il saisit son ennemi à bras le corps comme dans un étau et le précipita dans le gouffre obscur.

Revenant en hâte près d'Indrada, il conduisit le poney par la bride jusqu'au delà de la passe dangereuse, puis se tournant vers Indrada dont le visage était d'une pâleur mortelle : « Je connais un raccourci qui peut vous ramener au château ; la route est difficile pour qui n'y est pas habitué, mais ses moindres détours me sont familiers » et doucement il ajoutait : « Confiez-vous à moi, voulez-vous ? »

Répondant alors à la voix toute remplie de tendresse, la jeune fille murmurait : « Je vous dois plus que la vie ; faites ce que vous jugez être le mieux... » Ayant repris la bride du poney auquel il fit faire volte-face, le Caïd demandait à la jeune fille de ne faire aucun autre mouvement que suivre le balancement de la selle, afin de se maintenir en équilibre.

Durant toute l'ascension un spectacle splendide se déroula sous leurs yeux et se prolongea jusqu'aux portes mêmes du château où l'intendant, la fidèle Arabe et la foule des serviteurs attendaient anxieusement le retour de la jeune châtelaine.

Avant de s'éloigner d'elle et comme il l'aidait à descendre de cheval, son guide lui dit à voix basse : « Souvenez-vous que je suis non seulement votre tuteur, mais votre ami, toujours prêt à vous servir de tout mon pouvoir. »

Un rapide coup d'œil sur la petite assemblée montrait au Caïd que Cavan et Zasa ne s'y trouvaient pas ; il comprit que jamais ils ne reviendraient, et toute la sympathie de son cœur s'élançait vers la jeune fille, si belle et si isolée.

Bien qu'exténuée d'émotion et de fatigues, Indrada ne put arriver à dormir et dès le matin elle descendit dans les jardins et debout parmi les arbres majestueux, elle essaya de rassembler ses pensées, de peser les réalités troublantes ; mais ce fut en vain : une fièvre brûlait ses mains et ses tempes battaient à coups précipités.

« Que la belle enfant bénie, boive du lait de chèvre épicé pour se réconforter » dit auprès d'elle une voix qui la fit sursauter nerveusement, jusqu'à ce que s'étant tournée elle eut reconnu Zorah, la soudanaise, vêtue d'un gracieux costume aux vives couleurs, qui plaçait devant elle un petit baquet en bois et une coupe de porcelaine. « Le jeune Caïd, expliquait-elle, envoie sa nourrice vers la belle enfant dont une grande douleur a courbé la tête, comme s'inclinent sous l'haleine brûlante des vents du désert, les fleurs délicates. Va, a-t-il dit, et de tout ton pouvoir réconforte-la. »

Indrada la regardait de ses grands yeux bistrés par le manque de sommeil et alanguis par la tristesse : « Je vous remercie, vous et celui qui vous envoie, répondit-elle d'une voix douce et monotone, mais nul ne peut me consoler ; j'aimais Cavan et Zasa, c'étaient les seuls que je connusse du pays de mon père, ils sont partis et ne reviendront plus, mes amis fidèles... »

Comme elle achevait ces mots Zorah reprit : « La belle enfant brûle de fièvre, qu'elle boive ce que son esclave lui a apporté et elle présenta aux lèvres dessé-

chées de la jeune fille le bol de porcelaine multicolore dans lequel elle avait versé le contenu du petit seau de bois cerclé de cuivre jaune. Indrada but avidement, tandis que la fidèle négresse riait de satisfaction : « C'est bien, disait-elle, la fièvre et la peine disparaîtront bientôt ». Et s'asseyant auprès de la jeune fille elle se mit à chanter doucement une complainte Koorisch qu'elle accompagnait du balancement rythmé de son corps souple. Peu à peu, l'anxiété et l'agitation d'Indrada se changeaient en un repos bienfaisant et bientôt elle s'endormit d'un sommeil paisible et profond, le sourire aux lèvres.

Et près d'elle Zorah se souvenait : « Un jour que j'étais folle de douleur parce qu'une panthère venait de dévorer mon fils, plein de pitié, Cavan me fit prendre un breuvage miraculeux qui effaça ma souffrance et me donnant le flacon qui contenait encore la moitié du liquide vert pâle, dont j'avais avalé une partie mélangée à du lait : « Gardez-le me dit-il et si jamais vous voyez quelqu'un souffrir comme vous avez souffert, faites-lui boire le Soma, ainsi que vous l'avez bu vous-même. » Je ne me doutais guère alors que le breuvage dût servir un jour à consoler de sa perte l'enfant qu'il chérissait. Lorsque Indrada s'éveilla après plusieurs heures d'un sommeil rafraîchissant, elle trouva Zorah assise à la même place et chantant toujours la douce mélopée Koorisch : « Vous devez être fatigué,lui dit la jeune châtelaine, car le soleil déjà haut me prouve que j'ai dormi longtemps ; venez à la maison, mangez et buvez à votre tour, reposez-vous. Elles se rendirent alors au château, la fidèle Zorah marchant respectueusement un peu en arrière : « Quant à moi, je n'ai pas faim ; le lait parfumé m'a pleinement rassasiée » disait Indrada. « Moi aussi, affirmait Zorah j'ai bu du lait épicé et je n'ai besoin d'aucune nourriture, mais si elle le permet, je parlerai à la belle enfant de pure et noble race. Qu'elle daigne donc, étendue sur les moelleux coussins, écouter le message qui vole vers elle. »

Quel message ? et de quelle part interroge Indrada, sa sa tête charmante couronnée d'or appuyée aux coussins de soie richement nuancés que la vigilante Zorah a savamment étagés pour le repos de la belle enfant.

Agenouillée à ses côtés et baisant avec respect la petite main qu'elle a saisie, la soudanaise caresse Indrada d'un geste de dévouement et de tendresse et lui dit doucement : « Ecoutez, écoutez la voix de mon nourrisson qui chante l'hymne d'amour » : « La perle de Ceylan est la perle rare, sans laquelle toutes les autres gemmes de la terre sont à mes yeux sans valeur. Quelle vienne vers mon Home pour en être la lumière et la joie ; elle sera pour moi une des quatre femmes parfaites. » et Zorah prend dans son sein un écrin de cuir de maroc dont elle sort de petites plumes d'autruche parfumées, puis un collier de perles magnifiques. « Mon nourrisson et seigneur offre à Indrada la parure précieuse qui appartient à sa mère ; il la lui donne parce qu'il l'aime comms un vrai fils du prophète aime le lieu de la naissance du prophète. »

— « Les perles sont belles et je suis reconnaissante de l'amour de celui qui les envoie. Je n'accepterai cependant ni cet amour, ni les bijoux, répondit la jeune fille. »

— « Pourquoi la belle enfant refuse-t-elle les faveurs qu'Allah le Magnifique met à sa portée ? »

« Ecoutez, voici ce que dit encore Hamed ben Hamed : « Je ne suis pas comme les roumis pour lesquels l'amour et la licence sont un. Si Indrada vient à ma demeure elle prendra la place de ma mère qui n'est plus, ou bien elle sera libre d'en choisir une autre ; si elle veut être tout pour moi, ma joie sera sans limite, tels le sont les grands fleuves à l'époque de la fonte des neiges ; si désireuse de garder son incomparable beauté, elle veut éviter les fatigues de la maternité, la compagne ou la principale vierge qu'elle choisira enfantera pour elle, et le premier-né, ainsi que tous les enfants qu'elle favorisera, seront comptés comme siens. Si de même que ma mère, elle

choisit de gouverner sa maison, de guérir les malades, de donner à manger à ceux qui ont faim et de vêtir les malheureux du travail de ses mains, nous l'approuverons encore et si une autre compagne ou suivante remplit cet office, tout le bien qu'elle fera sera compté à ma bien aimée, ma perle précieuse, mon amour des amours, la clarté de mes yeux, la joie de mon cœur ! »

En écoutant ces paroles, Indrada ne pouvait s'empêcher d'établir le contraste entre la place qui lui était offerte et sa vie isolée, et ses yeux s'emplissaient de larmes. Un ardent espoir envahit la Soudanaise qui baisant les mains d'Indrada ajouta plus persuasive : « Nul n'est comparable à mon Seigneur en beauté, en bonté et en richesse, il est doux et fort, tendre et courageux ; ses lèvres distillent le miel. Il n'est pas un homme dans le pays qui puisse être plus homme et mieux servi que le chef de..... mais subitement au milieu de son discours enthousiaste, Zorah se taisait et ce fut dans la pensée de son auditrice que s'acheva la phrase interrompue. Indrada enchaînait les faits ; elle se souvenait pour la première fois, comment au signal du jeune Caïd étaient apparus les hôtes des montagnes ; elle revoyait des formes confuses snrgir des cavernes ou se dissimuler derrière les rochers gigantesques et achevant le discours de Zorah, elle murmurait : « que le chef des brigands ! »

Toutes les histoires extraordinaires dont elle avait été bercée lui revenaient en mémoire et il lui semblait si romanesque d'être aimée par un chef de brigands, qu'elle tomba dans une rêverie profonde que la fidèle Zorah interpréta aussitôt dans le sens de son désir : « La belle enfant accepte l'amour d'Hamed-ben Hamed s'écria-t-elle joyeuse ! et d'une voix assouplie elle ajoutait doucement : « elle le laissera être son gardien non seulement par la loi, mais encore par l'amour ? » Mais le charme du silence étant rompu, Indrada répondait vivement : « Non, non, vous pouvez dire au Caïd que tout mon être est avec

le peuple de mon père et que maintenant que je n'ai plus auprès de moi Cavan et Zasa, mon unique désir est de retourner vers mon pays natal. »

Zorah écoutait d'un air grave ; lentement elle remit le collier de perles dans son écrin, replaçant avec soin les plumes parfumées, puis se levant, elle arrangea les plis de sa longue écharpe cramoisie et ouvrant la porte de la pièce, elle quitta le château.

Le jour suivant, un messager apporta à Indrada une lettre cachetée du jeune Caïd ; c'était la première qu'elle eût jamais reçue. « Votre désir est de retourner au pays du Rajah, votre père, écrivait-il, le mien est de vous aider de tout mon pouvoir à l'accomplir. Déjà les premières feuilles tombent et d'ici peu toutes les bises de l'hiver seront déchaînées, mais aussitôt que le chant des oiseaux annoncera le retour du printemps, lorsque les jours seront les plus longs et au moment de la lune croissante, Zora sera prêt à partir avec ceux de notre maison que vous voudrez emmener et vous accompagnera à votre terre natale. En attendant, souvenez-vous que je suis non seulement votre tuteur, mais un ami sincère, un frère, au dévouement duquel vous pourrez toujours vous fier. Oubliez ce que Zorah vous a dit ; j'ai éloigné l'espoir de vous avoir pour compagne sachant que toute femme doit suivre la voix de son propre cœur ; elle s'éveille au premier appel de l'amour, comme un cheval de guerre vibre aux échos de la trompette. »

Une gratitude infinie emplit tout l'être d'Indrada.

Les feuilles tombaient de plus en plus dru et le vent d'automne commencait à les balayer avec fracas à travers les bosquets d'oliviers.

Un sentiment intense d'isolement envahissait tout l'être d'Indrada depuis qu'elle avait appris — peu après la venue de Zorah — que le jeune Caïd était parti pour une destination inconnue, sans que personne puisse déterminer le but ni la durée de son voyage, sauf peut-être Zorah qui

gardait un silence absolu. Malgré le dévouement et les prévenances de ses fidèles serviteurs, la jeune châtelaine devenait de jour en jour plus triste : son pas perdait son élasticité gracieuse, ses accents n'avaient plus leur jeune timbre d'allégresse et l'éclat même de ses beaux yeux foncés s'atténuait et se voilait.

Lorsque, épuisée de fatigue, elle finissait par s'endormir, des rêves terrifiants, des visions étranges chargés de sombres présages, la réveillaient sans qu'elle se fût reposée. Un mois s était écoulé depuis le mystérieux départ de Sidi Hamed, lorsqu'une circonstance insignifiante en apparence, vint rompre pour Indrada la monotonie des heures.

Un jour qu'elle était assise près d'une fenêtre regardant tomber d'un œil distrait, une pluie torrentielle, le gris terne du ciel s'illumina soudain et bientôt se profilant vers l'est, la jeune fille put admirer le demi-cercle d'un double arc-en-ciel.

« C'est l'arc d'Indra, murmura-t-elle, le beau héros de l'espérance ! »

Et pour jouir davantage du spectacle, elle gravit le large escalier de pierre et traversant la salle d'entrée, elle gagna la terrasse majestueuse. Le vent était tombé ; l'air frais et pur caressait son visage et une foule de gouttelettes diamantines, derniers vestiges de la pluie, faisaient étinceler les arbres et les plantes.

Pour la première fois depuis la disparition de Cavan et de Zaza, la jeune châtelaine éprouvait une sensation de calme et d'attente dont elle ne s'expliquait pas la cause : « C'est l'arc d'espérance d'Indra » se disait-elle alors et tandis qu'elle parlait, elle voyait une forme humaine suivre la longue allée de platanes, puis s'avancer vers la terrasse ; elle constata avec intérêt que c'était un homme d'un grand âge dont le costume composé d'une tunique brune, d'un turban fané, et d'une haute ceinture de cuir indiquait un étranger. Lorsqu'il fut à peu de distance d'Indrada, il s'écria

en Arabe : « Des gâteaux... des gâteaux pleins d'épices et de miel .. des bonbons, des bonbons aux amandes, de belles noisettes. Gâteaux et bonbons, gâteaux et bonbons... qu'est-ce qui achète à l'étranger ? » et l'accent dont il annonçait sa marchandise suffisait à montrer qu'il n'était pas du pays. Sans y songer ni presque s'en apercevoir et comme attirée pour ainsi dire par une force invisible, Indrada descendit quelques marches et allant à la rencontre du vendeur : « J'achète vos gâteaux et vos bonbons, dit-elle ». L'homme mit son panier par terre : « ceux-ci ne sont pas ce qu'il faut pour la châtelaine, assurait-il, mon panier contient des choses meilleures... » En même temps, du panier carré d'osier recouvert de toile cirée, il tirait divers paquets enveloppés de papier de soie de couleurs variées, — « Qu'achète la demoiselle à l'étranger, demanda-t-il ? »

Et Indrada observait en cet instant que la main et la voix du marchand tremblaient... « Vous avez froid, vous êtes fatigué ? » dit-elle. — « Je viens de très loin, répondit-il ; je n'ai dans ce pays-ci ni amis, ni abri, si la demoiselle m'achète qrelque chose, j'irai au village et je m'y reposerai pour la nuit ». Puis il ajoutait en tendant à Indrada un paquet étroit et long : — « Voici des bonbons qui donnent de beaux rêves ; que la demoiselle lise elle-même la vertu de mes bonbons ».

Indrada prit le paquet et tandis qu'elle lisait l'inscription sans le moindre accent étranger, une clarté joyeuse illuminait les yeux foncés du pauvre marchand et tirant alors de son panier, un autre paquet soigneusement enveloppé d'un mouchoir de soie : « Que la demoiselle veuille bien m'acheter ceci pour une pièce d'or de dix francs, cela me permettra de payer mon logement et ma nourriture et de passer au village quelque temps de repos ».

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

« La voix de Rama ». Dr Cte de Sarak.

Plusieurs courriers nous ont apporté, ce mois-ci, un fascicule s'annonçant à trente-deux pages, bien qu'il n'en compte cependant que seize, et dont nous donnons un bref aperçu, en attendant une plus complète notice, le mois prochain.

Les caractéristiques les plus saillantes de « la voix de Rama », par « Rama .·. le disciple .·., paraissent être le manque de logique, la faiblesse et la confusion de la pensée, ainsi qu'un grand souci de personnalité.

On y trouve un curieux mélange des enseignements de la cosmosophie, tels qu'ils ont été donnés par la Revue Cosmique pendant les six dernières années et d'assertions souvent banales, dénuées de tout caractère philosophique.

Il est bien entendu que loin d'en blâmer Rama .·., le disciple .·., nous trouvons très naturelle de sa part cette insuffisance, s'il est vrai qu'il soit un médium à effets physiques, car les thaumaturges, Fakirs, Aissaouas ou autres sont rarement philosophes et logiciens, et au fait, ces capacités, à peu d'exceptions près, s'excluent l'une l'autre.

Nous répondrons à ceux de nos lecteurs qui nous demandent notre opinion sur les phénomènes physiques produits par le médium, que tous les phénomènes de ce genre sont intéressants comme démonstration de la puissance médianimique humaine.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que leur intérêt est en proportion de leur utilité, de l'aide qu'ils apportent à la terre et à l'homme.

D'ailleurs ces phénomènes, loin d'être nouveaux, ont été connus et produits depuis des temps immémoriaux.

Il est regrettable que l'auteur de la « Voix de Rama » ait substitué à notre axiome : « Les pensées sont des formations », sa formule : « Penser c'est créer ».

Il devrait bien savoir qu'aucune chose ne se peut créer, lui qui est l'un des rares représentants visibles du suprême conseil des adeptes ou mahatmas. Ce suprême conseil, déclare-t-il, « réside, par le fait où il désire, parce qu'il possède de tels pouvoirs qu'il peut faire cela et bien d'autres choses encore, choses que l'Occident est encore bien loin de pouvoir entièrement comprendre.

Mais pour être complaisants, nous dirons cependant qu'il a son centre d'action dans une région *pas encore explorée* du nord du Thibet. »

Il est à remarquer que depuis que les Anglais ont réussi à pénétrer au Thibet, les centres d'adeptes qui initient les Occidentaux semblent ne plus résider que dans des « régions encore inexplorées ».

Un détail de la « Voix de Rama » pourrait paraître étrange aux « profanes », à ceux pour lesquels « l'heure n'a pas encore sonné » : C'est celui des douze majuscules placées, après la préface, au fronton d'une page, sous le titre « La nouvelle Ère Auguste : »

C.·. Q.·. S.·. B.·. S.·. C.·. E.·. P.·. C.·. A.·. L.·. P.·.

Ces douze lettres sont les initiales des douze mots composant cette phrase : « Celui qui sent battre son cœur en paix, celui là aura la Paix ».

Au sujet de cette étrange formule, Rama .·. le disciple .·., écrit : « Voici la devise qui figure au bas de l'écusson de l'ordre Esotérique oriental, et qui fut donnée par un

maître supérieur au moment où le nouveau Nirmanakaya devait inaugurer l'Ere Auguste. »

Plus loin cependant, Rama .·. déclare que c'est le cinquième Nirmanakaya lui-même qui est l'auteur responsable de cette devise, ce qui semble prouver qu'il est très versé dans la connaissance des langues modernes, ou du moins, du français.

Il est regrettable pourtant qu'il soit moins versé dans la connaissance de la physiologie : il aurait été ainsi en effet, bien persuadé que « celui qui sent battre son cœur » n'aura pas la paix, car il souffrira vraissemblablement soit d'une affection cardiaque, soit tout au moins d'un excès de fatigue ou d'excitation très défavorables au calme et au repos qui procure la paix. Il est vrai que nul ne sait toutes choses, fut-ce même un Nirmanakaya.

Nous sommes heureux, disons-le en terminant, d'avoir été informés par Rama .·. le disciple .·. lui-même, de l'élévation et de la pureté de ses sentiments,

Il nous apprend que son œuvre est une œuvre d'abnégation, entreprise uniquement en vue du bien de l'humanité.

Nous en sommes d'autant plus aise que cela contredit la légende grossière d'après laquelle il allégerait de plusieurs centaines de francs chaque aspirant à l'Initiation occulte, pour pouvoir l'élever plus facilement jusqu'au seuil du temple sacré, sous l'égide des maîtres vénérés de la région « encore inexplorée du Thibet. »

Il est triste d'entendre calomnier les saints et de voir les méchants reprocher aux autres ce qu'ils auraient bien voulu, mais ne peuvent pas faire eux-mêmes.

Le Gérant, M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON